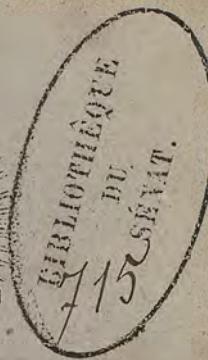


THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



ARMOLYONNAIRE

ETAT DE LA FRANCE

ETAT DE LA FRANCE

LES DEUX PANTHEONS,
OU
L'INAUGURATION DU THÉATRE
DU VAUDEVILLE,

Fragments en trois Actes, en vers, mêlés de Vaudevilles;

PAR M. DE PIIS.

Représentée pour la première fois, à l'ouverture du Théâtre
du Vaudeville, rue de Chartres, au local ci-devant
appelé Panthéon.

LE Français né malin, créa le Vaudeville,
Agréable, indiscret, qui conduit par le chant,
Vole de bouche en bouche et s'accroît en marchant.
La liberté française en ses vers se déploie;
Cet enfant de plaisir veut naître dans la joie.

BOILEAU, *Art poétique*

PRIX trente sols.



A PARIS,

SE TROUVE:

A la Salle du Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres;
Et à l'Imprimerie de la rue des NONAINDIERES, n°. 32.

Janvier 1792.

S

V
vo
co
ex
ac
tr
d
or
se

D
th
d
m
su
n
d

r
c
C
1
à
r
a
e

B
1
2
3
4

A MONSIEUR BARRÉ,

Seul intéressé à l'entreprise du Théâtre du Vaudeville. (1)

Vous m'avez demandé, mon cher ami, pour l'ouverture de votre Spectacle, une pièce d'inauguration dont le premier acte composé de scènes à tiroir, fit connaître *individuellement* et *sans exception*, tous les sujets qui le composent; dont le second acte fut un mélange de contrastes gracieux et enjoués; dont le troisième acte réunit à une critique générale, badine et *sans charge* du drame et de l'ariette de bravoure, l'éloge des Auteurs qui ont cultivé avec succès, le genre du Vaudeville, et dont l'ensemble fut néanmoins lié par une allégorie soutenue.

Tout le monde sait qu'on appelle *Panthéon*, l'enceinte où les Dieux de la fable sont réunis. On sait également que le local du théâtre du Vaudeville s'appelait ci-devant le *Panthéon* de la rue de Chartres. C'est d'après cette analogie de noms, que j'ai imaginé mon sujet, dont la moitié est en action au ciel, et l'autre moitié sur la terre. La variété des décos se trouve par-là naturellement amenée. (Qu'elles jouent comme elles sont peintes, l'illusion doublera.)

J'ai dérogé, dans la distribution des rôles, à la sotte et vieille routine des emplois. Les genres de voix sont tous égaux aux oreilles du Vaudeville. Tel, s'il a du talent, chante aujourd'hui *Cassandra*, qui chantera demain *le Père Lajoie*; tel serait encore un joli *Colin*, si le masque d'*Arlquin* n'allait pas pour ce moment à sa figure, etc. Enfin je crois avoir placé tous les sujets du Théâtre du Vaudeville, dans un jour assez favorable pour faire appercevoir le talent de ceux-ci, les dispositions de ceux-là et la bonne volonté de tous.

Quant à moi, je n'ai pu, sans doute, me dispenser dans une pareille tâche, d'employer des couplets, uniquement de liaison, mais comme les autres sont sur des airs de MM. *Grétry*, *Deshayes*, *Monsigny*, *Philidor*, *d'Alayrac*, *Martini*, *Chardini*, *Champein*, etc., etc., j'espère qu'ils ne seront point jugés trop sévèrement par les gens de lettres, sur-tout, s'ils sont débités comme M. *Rozières* les a enseignés, et s'ils sont accompagnés, comme M. *Chardini*, qui les a arrangés, desire qu'ils le soient.

Des détails, et un simple intérêt de curiosité, ont valu, dans tous les temps, un succès incroyable aux trois actes-fragments d'*Acajou*, c'est ici même genre, même plan.... Que n'est-ce aussi la plume de M. *Favart*?

Puissiez-vous, mon cher ami, au travers des sollicitudes de votre entreprise, retrouver par intervalle ces instans de loisir si nécessaires aux Muses, et venir les mettre à profit, pour le genre du Vaudeville, dans la retraite que des événemens particuliers ont rendue nécessaire à votre ami

D E P I S.

(1) Je répéterai ici, une fois pour toutes, ce que j'ai publié dans la plupart des Journaux: que toute espèce d'entreprise, d'administration, de direction et de régie de spectacle, m'est et me sera toujours absolument étrangère, et que je n'ai jamais dû ni prétendu coopérer à l'établissement du Théâtre du Vaudeville, autrement que par mes ouvrages.

PERSONNAGES.

Morphée.	Dieux.
La Nuit.	
Harpocrate ou le Silence.	
L'Amour.	
Momus.	
Le Temps.	Person- na es
Hygie ou la Santé.	
Le Vaudeville.	
L'Ariette de bravoure.	
Le Drame.	allégo- riques.
Babet.	
Agathe.	
Isabelle.	Amoureuse.
Colin.	
Dorval.	Amoureuse.
Léandre.	
Margot.	Mères.
Orphise.	
La Mère Saumon.	
Le Père La Joie.	Pères.
D'Olban.	
Cassandra.	
Nicole.	Soubrettes.
Lisette.	
Colombine.	
Arlequin.	Valets.
Nicodème.	
La Fleur.	
Pierrot.	Un Savoyard.
Un Savoyard.	
Une Savoyarde.	
Un Gascon.	Une Provençale.
Un Abbé.	
Une Novice.	
Une Négresse.	Paysannes.

Paysannes.

Petites Filles.

Deux petits Garçons.

Un Maître d'école.	Mdes.
Un Tabellion.	
Un Paysan-Chantre.	
Un Ménestrier de Village.	
Le petit Michel-Morin, Sonneur.	
Un Geclier.	Mdes.
Un Batelier.	
Un Virtuose.	
Soldats grecs et romains, suivants du Drame.	Mdes.
Cimbaliens, Timbaliers, etc, suivants de l'Ariette de bravoure.	

ACTEURS.

M. Vertpré.	Mlle. Céile.
M. Benoit.	
M. Lecomte.	Mme. Chateauneuf.
Mlle. Fleury.	
Mme. Deblosville.	M. Verpré.
M. Verpré.	
Mme. de Kermasson.	Mlle. Reine-Royer.
Mlle. Reine-Royer.	
Mlle. Molière.	M. Henri.
M. Henri.	
M. Frédéric.	M. Mairet.
M. Mairet.	
Mlle Barral.	Mme. Raimond.
Mme. Raimond.	
Mme. Bongeois.	M. Félix.
M. Félix.	
M. Dachaume.	M. Bourgeois.
M. Bourgeois.	
Mlle. S. L. de St -Lamberts.	Mlle. Hélène.
Mlle. Hélène.	
Mlle. Cléricourt.	M. Rosières, dit Laporte.
M. Rosières, dit Laporte.	
M. Chapelle.	M. Langle.
M. Langle.	
M. Léger.	Mlle. Sophie Mercier.
Mlle. Sophie Mercier.	
Mme. Montblond.	M. Clerville.
M. Clerville.	
Mme. Souque.	M. Ronie.
M. Ronie.	
Mlle. Aimée.	Mlle. Bodin.
Mlle. Bodin.	
M. Garnier, Dumay,	Mdes.
M. Dechaume, Tilly,	
M. Regnault, Vala- brégue.	
M. Quémén, Sophie	Mdes.
M. Belmon, Métayer.	
M. Vérieux.	
M. Victoire Garnier.	M.
M. Doix, le cadet.	
M. Doix, l'aîné.	M.
M. Vernai.	
M. Fournier.	M.
M. Julian.	
M. Regnier.	M.
M. Saucéde.	
M. D'acostat.	M.



LES DEUX PANTHÉONS, OU L'INAUGURATION DU THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la façade extérieure du Panthéon céleste, isolé au milieu d'un séjour censé aérien, qu'entourent des arbres et des nuages.

SCÈNE PREMIÈRE.

MORPHÉE, LA NUIT, HARPOCRATE.

MORPHÉE, *sortant du Panthéon.*

J'AI pris enfin sur moi de rabattre leur verbe,
Chacun son tour. . . .

LA NUIT.

C'est un bien vieux dicton.

MORPHÉE.

Si la chanson a fait proverbe,
Le proverbe n'est pas chanson;

A

LES DEUX

Et si Morphée a cru devoir par suite
Donner aux Dieux une telle leçon,
Au Silence, à la Nuit, je veux sur ma conduite
Ne pas laisser le plus petit soupçon.

AIR : *Aussi-tôt que la lumière.*

Tous les Dieux, mes camarades,
Disaient en plein Panthéon,
Que j'étais des plus maussades,
Que je ronflais sans raison ;
Mais je ne crains plus qu'ils forment
Le plan de m'éloigner d'eux ;
Car j'ai si bien fait qu'ils dorment
Tous, comme des bienheureux.

LA NUIT.

Vous avez pour y parvenir,
Dû consommer beaucoup de somnifère.

MORPHÉE.

Oh ! mon dieu non ; je suis sincère,
A peine ai-je eu besoin de m'en servir.

AIR : *Dodo, l'enfant do.*

COMME j'allois à Jupiter
En préparer une pillule,
Junon, par des contes en l'air
A bercé cet époux crédule ;
Et je ne fus pas peu surpris,
De voir qu'au ciel, comme à Paris,
On est tout appris } Bis avec la
Dans l'art d'endormir les maris. } NUIT.

AIR : *Accompagné de plusieurs autres.*

OR, à l'exemple de Junon,
Proserpine a bercé Pluton.

LA NUIT, *malignement.*

Vous avez bien là fait des vôtres !

M O R P H E E.

Non, chacune a bercé le sien,
Vénus seule a bercé Vulcain,
Accompagné de plusieurs autres.

L A N U I T.

Bon ; mais qu'avez-vous fait pour assoupir les femmes ?...

M O R P H E E.

Oh ! pour les femmes je convien
Qu'il m'a fallu du temps ; si vous saviez combien
J'ai pendant mon travail , remboursé d'épigrammes !

A I R : *Non , je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse.*

D'ABORD , pour endormir tour à tour les neuf Muses ,
Il m'a fallu de suite employer bien des ruses ;
Elles bravoient toujours le suc de mes pavots ,
Et n'ont cédé qu'aux vers des Opera nouveaux.

J'ai sur un lit de rose , en face de Minerve
Fait placer Adonis ; et malgré sa réserve ,
J'ai vu que la sagesse abjurant ses grands airs ,
A fini par rêver presque les yeux ouverts.

Et Thémis , qui juroit de ne pas faire un somme !
De mille bons ducats , j'ai fait sonner la somme ;
Voilà que la déesse au doux bruit de cet or ,
Soupire , étend les mains , prend ma bourse et s'endort .

L A N U I T.

Si bien donc que les dieux endormis tour à tour ...

M O R P H E E , *tristement.*

Exceptez-en ma chère , et Momus et l'Amour ,
Qui , de ce Panthéon , s'échappant à la brune ,
Sont , au sein de Paris , allés chercher fortune ...
Comme à mes propres yeux mon art se fait sentir ;

(Il baille et se frotte les yeux).

S'ils revenoient , hélas ! songez à m'avertir .

LES DEUX

AIR : de M. Chardini.

DÉESSE de la Nuit, et vous dieu du Silence,
 Dans vos soins généreux j'ai mis ma confiance.
 Veillez, veillez ensemble, ou du moins tour à tour,
 Tout dort jusqu'au zéphir dans la céleste cour;
 Grace au calme des airs, vous entendrez d'avance
 Les grelots que Momus autour de lui balance,
 Et le frémissement des ailes de l'Amour.
 Veillez, veillez ensemble, ou du moins tour à tour.

LA NUIT.

Nous veillerons ensemble, ou du moins tour à tour.

(Morphée pose la Nuit et le Silence en sentinelle à la porte du Panthéon, et rentre).

SCÈNE II.

LA NUIT, HARPOCRATE.

LA NUIT, après un moment de faction.

AIR : Frère Jacques.

HARPOCRATE!

Harpocrate!

Dormez-vous?

De sa consigne ingrate

Mocquons-nous.

} Bis.

AIR : Pour héritage je n'eus de mes parens.

EN conscience,

C'est bien à tort qu'on dit

Que le Silence

Est ami de la Nuit.

Est-ce qu'il croit
Dans son humeur farouche,
Eternellement sur sa bouche
Garder-là son doigt?

(*Elle va tirer le Silence par la manche, mais il ne répond point.*)

D'être immobile
Je lui reproche en vain;
Quel imbécille!
J'aurais moins de chagrin,
Si dans ce jour
Au lieu d'un tel modèle,
Pour faire avec moi sentinelle
On m'eût mis . . . l'Amour!

A I R : *de la Romance de Marmontel.*

Qu'avec Momus il revienne,
Cet enfant si doux, si beau!
Et ma consigne inhumaine,
Passera de mon cerveau.
Mais quelle clarté soudaine? . . .
De l'Amour, on parle à peine
Que l'on en voit le flambeau. . . .

S C È N E I I I.

LA NUIT, HARPOCRATE, L'AMOUR
ET MOMUS.

L'AMOUR, *son flambeau en ayant.*

Fin du même air.

QUE l'on en voit le flambeau. . . .

L A N U I T.

Momus avec l'Amour! . . .

LES DEUX

MOMUS.

Guerre ouverte à l'ennui !

L'AMOUR.

Nous nous doutons qu'ici Morphée en notre absence,
 A mis plus que jamais les dieux sous sa puissance ;
 Mais dans Momus et moi, tout l'Olympe aujourd'hui
 Avait deux défenseurs qui s'occupoient de lui.

Même air que ci-dessus.

OR, pour qu'il se r'habitue
 A suivre notre drapeau,
 Nous, nous avons fait recrue
 D'un détachement nouveau.
 Il va paraître à ta vue,
 Nous en ferons la revue.

(*Montrant le Silence à qui il remet son flambeau*):

Monsieur tiendra mon flambeau,

LA NUIT, MOMUS, *ironiquement.*

Monsieur tiendra son flambeau.

LA NUIT.

Peut-être qu'avec moi, tous deux vous voulez rire...
 Auriez-vous pris des fous pour réveiller les dieux?

MOMUS *gaiement, mais avec emphase.*

Si tu veux le savoir, je veux bien te le dire ;
 Mais j'y dois mettre un ton mystérieux....
 Quoique femme, un instant, tais-toi donc si tu peux,
 Et de l'évènement je suis prêt à t'instruire.

AIR : *en quatre mots, je vais vous conter ça.*

Hier au soir, près du Palais royal,
 Je trouve un groupe original
 Qui semble aller au bal.
 L'enfant qui marche à la tête,
 Devant nous tout droit s'arrête

Et d'un ton loyal :

« Vous avez l'air, comme nous, carnaval ;
 » Si ça vous est égal,
 » Par un zèle amical,
 » Daignez du Panthéon jovial
 » Nous montrer le local.

L' A M O U R.

Crac, je dis à Momus : c'est une bonne affaire ...
 A ces gens, égarés attendu qu'il fait noir,
 Faisons tous deux prendre ce soir
 Le Panthéon du ciel pour celui de la terre.

M O M U S.

Second couplet. *Même air que ci-dessus.*

Au Panthéon, suivez-moi mes enfans,
 Leur dis-je, et presque en même-temps

J'en charge habilement
 Une vaste mongolfière,
 Qui s'élève toute fière
 Jusqu'au firmament.

Plusieurs d'entr'eux au jour se regardants,
 Veulent montrer les dents

Messieurs, soyez prudents
 C'est Momus, dieu des plus mordants
 Qui vous a mis dedans.

Troisième couplet.

Mais contre moi leur cœur n'a plus de fiel.

D'entrer au séjour éternel

Leur désir est réel ;

Voyez d'ici leur nacelle ...

Comme nous, ils n'ont point d'aile,

Et le fait est tel

Qu'ils ne sauraient avec un corps mortel,

Aussi matériel

Que superficiel,

Prendre un soin trop essentiel,

Pour mettre pied au ciel.

*Bis avec
 l'Amour
 et la Nuit.*

LES DEUX
LA NUIT.

AIR : de M. Chardini.

Mais quel est, plus j'y pense,
Cet enfant sans souci
Qui les tient à distance
Pour venir seul ici ?

L'AMOUR.

C'est le petit Vaudeville
Qui les fait tous mouvoir.

MOMUS.

C'est ce petit Vaudeville
Qu'il nous faut recevoir.

L'AMOUR et MOMUS.

C'est ce petit Vaudeville
Qui fait tout notre espoir.

LA NUIT.

Encor, faut-il le voir ?

L'AMOUR et MOMUS.

Ma foi vous l'allez voir.

SCÈNE IV.

Les Précédens, le VAUDEVILLE.

LE VAUDEVILLE à la cantonnade,

Second couplet. Même air.

RANGEZ-VOUS à la file;
Mais attendez un peu...
Il faut dans cet asyle
Prendre l'ordre d'un dieu.

C'est au petit Vaudeville
 A l'aller recevoir,
 Et le petit Vaudeville
 Vous le fera savoir.

CHŒUR GÉNÉRAL *dans la coulisse.*

Que le petit Vaudeville
 Nous le fasse savoir,
 Nous le fasse savoir.

L'AMOUR *au Vaudeville.*

Troisième couplet. *Même air.*

Dis à tes amoureuses
 Qu'on desire les voir.

LE VAUDEVILLE.

Elles sont bien peureuses !

L'AMOUR et MOMUS.

Jugeons de leur savoir.

LE VAUDEVILLE.

Ah ! le petit Vaudeville
 Ignore leur savoir ;
 Mais le petit Vaudeville
 Les croit bonnes à voir.

L'AMOUR et MOMUS. AGATHE, ISABELLE
 et BABET *dans la coulisse.*

Oui, le petit Vaudeville
 Vous croit bonnes à voir,
 Vous croit bonnes à voir.

Quoi ? le petit Vaudeville
 Nous croit bonnes à voir ?
 Nous croit bonnes à voir ?



SCÈNE V.

Les Précédens et Précédentes, AGATHE, ISABELLE
et BABET.

ISABELLE.

AIR : *mon Père était pot,*

J'ai le cœur gai....

AGATHE.

J'ai le cœur neuf.

BABET.

Et moi j'ai le cœur tendre,

Je crains maman....

AGATHE.

J'ai peur de tout,

ISABELLE.

Moi, j'ai peur de Cassandre

BABET.

Moi, j'aime Colin....

AGATHE.

Moi, j'aime Dorval,

ISABELLE.

Et moi, j'aime Léandre.

BABET.

Je n'ose céder....

AGATHE.

Que puis-je accorder?

ISABELLE.

Moi, je voudrais me rendre.

A G A T H E.

Simplicité, douceur, naïveté
 Brillent, comme un jour pur dans le fond de mon âme;
 Et mon timide organe en chemin arrêté,
 S'accroîtroit, si mon cœur pouvoit être de flamme !

A I R : *jusques dans la moindre chose.*

Jusques dans la moindre chose
 Je n'en soignerai pas moins,
 Les rôles qu'on se propose
 De confier à mes soins.
 Quel bonheur, c'est quand j'y pense,
 D'unir dans le même emploi,
 La finesse à la décence,
 L'amour à la bonne foi!

M O M U S.

Agathe, voulez-vous nous voir tous partager
 Le sentiment si doux qui vous sied à merveille,
 Prodiguez vos accents loin de les ménager;
 Plus vous ouvrez la bouche et plus j'ouvre l'oreille.

A G A T H E, *d'une manière plus prononcée.*A I R : *de M. Chardini.*

On essaye une romance
 Comme on risque un premier choix:
 Au début, la défiance
 Gagne le cœur et la voix;
 Mais l'amour et l'indulgence
 Venant à les émouvoir,
 Si par la crainte on commence,
 On peut finir par l'espoir.

L' A M O U R.

L'espoir est fait pour vous, mais il s'agit d'entendre
 Cette autre demoiselle.

LES DEUX
MOMUS.

Amour fait son métier;
Je serois comme lui fort d'avis de les prendre
Toutes trois en particulier.

ISABELLE à Agathe.

AIR : *l'autre jour la petit' Isabelle.*

N' croyez pas qu' la petit' Zirzabelle
S' fass' comm' vous z'un ton précieux,
Une chanson badine t'elle?
Vous baissez sur le champ les yeux.
Ah! papa v'nez-vous-en ben vite
A mon secours, dit' vous z'en douceur,
Ah! pauv' petite, ah! pauv' petite
Quelle pudeur!

L'équivoque est ce qui pique....

» Oui, la parade en use, et c'est le droit du jeu,
» Trop de sel seroit trop, mais z'il en faut un peu.
Et je dis qu'un couplet joyeux
Qui plait avec un sens comique,
Plairait mieux s'il en avoit deux.

Second couplet.

De c' que je n' saurais me défendre....
C't équivoque malicieux,
N' craignez pas pourtant qu' j' me laiss' prendre....
A dire un mot licencieux....
Je n' veux pas qu'on m' cherche querelle,
Ni qu'on m'assimil' z'en propos
A l'Izabelle, à l'Izabelle
Des tréteaux.

De rire il est une manière....

» Je promets qu'à mon sexe avec soin ménagé,
» J'épargnerai toujours l'éventail obligé.
C'est dit et même où nos aieux
N' mettoient qu'un gaz', encor bien claire!
Pour le mieux, moi j'en mettrai deux.

Troisième couplet.

(*Elle contrefait la Tragédienne.*)

C n'est pas tout, parfois je m' promène
 Avec un poignard à la main;
 Comme un' Princess' Grecq' z'ou Romaine
 A p'tits pas j' fais beaucoup d' chemin.
 Car qu'il vienn' z'une Tragédie,
 Qu'il survienn' un bon Opera,

La Parodie, la Parodie

Reprendra.

A la parade elle s'accorde

» D'ailleurs, je m'en rapporte à l'Amour que voilà;
 » -Il se connaît z'en tout, mais sur-tout z'à cela.

Malgré qu'il soit bon, dans ces lieux
 D'avoir à son arc une corde,
 Ça vaut mieux quand on en a deux.

M O M U S.

Voilà pourquoi j'aimerais Isabelle,
 Sans oublier Agathe.

L' A M O U R, à *Babet*.

A vous, à vous, ma belle.

Vous hésitez!

B A B E T, montrant souvent le *Vaudeville à l'Amour*.

Ce n'est pas sans raison,
 S'énoncer la première eût été préférable;
 Mais, n'est-ce pas? le zèle est toujours de saison.
 S'il vous faut, comme à lui, pour être plus aimable,
 Des prés, des bois, des fleurs, et sur-tout du *Gazon*,
 Vous devez à Babet vous montrer favorable.

A I R : *la chanson que chantait Lizette.*

Je laisse donc mademoiselle
 Soupirer ses airs languissants;
 Je laisse la folle Isabelle
 Parcourir ses airs sautillants.

LES DEUX

C'est dans les champs, sous la coudrette
 Que je vais chercher mes accents,
 Et je préfère à l'ariette
 La chanson, la chanson que chantait Lizette.

Second couplet.

Une flamme douce et secrète
 Agite-t-elle tous mes sens?
 D'une jalouſie inquiète
 Connais-je les soupçons pressants?
 Je fais la tendre et la coquette;
 Mais pour peindre ces sentimens,
 Devinez la chanson qui prête . . .
 La chanson, la chanson que chantait Lizette.

Troisième couplet.

(Avec effusion de cœur.)

Ah! des musettes, la première
 Fut composée au fond des bois,
 Lorsque la première bergère
 Aima pour la première fois.
 Depuis ce temps, c'est la musette
 Qui sur les cœurs a plus de droits;
 Et par écho, chacun répète
 La chanson, la chanson que chantait Lizette.

(Agathe et Isabelle reprennent le refein.)

L'AMOUR au Vaudeville.

AIR : *Babet que t'es genille!*

De célébrer Babet
 D'honneur mon cœur pétille,

LE VAUDEVILLE.

Que n'as-tu le secret
 Qu'on a dans ma famille?
 Lorsque l'on connaît
 Un bon vieux couplet,

Où naïveté brille,
On en conserve l'air qui plaît,
On en prend le refrein tout fait,
Et l'on dit d'un ton satisfait,
Babet que t'es gentille!

TOUT LE MONDE.

Babet que t'es gentille!

LE VAUDEVILLE.

AIR : *Jardinier ne vois tu pas.*

Le trio des amoureux
N'est pas-là dans son centre
Il serait bien curieux

L'AMOUR.

De s'introduire en ces lieux
Qu'il entre, qu'il entre,

MOMUS, LE VAUDEVILLE et L'AMOUR.

Qu'il entre.

SCÈNE VI.

Les Précédens et Précédentes. DORVAL,
LÉANDRE et COLIN.

MOMUS, arrêtant les trois amoureux qui se
précipitent vers leurs maîtresses.

UN petit moment, s'il vous plaît.....
(On ne doutera point que vous soyez fideles)
Mais nous voulons savoir quel degré d'intérêt
Vous pouvez tous les trois inspirer à vos belles ;
Et quand l'examen sera fait,
Vous passerez tout de suite auprès d'elles.

DORVAL.

AIR : *je suis Lindor* (de M. Paësiello.)

Je suis Dorval, ma flamme 'est peu commune ;
Je suis constant sous un dehors léger,
Et l'espoir seul de la voir partager,
Fait que j'attache un prix à ma fortune.

AIR : *je suis Lindor* (de M. Dezaydes.)

La voix souvent cherche trop à paraître,
Ou presque seul le sentiment suffit,
C'est à l'orgueil souvent qu'elle obéit,
Et c'est le goût qui doit être son maître.

AIR : *je suis Lindor* (de M. Paësiello.)

Lions-nous tous d'une amitié bien tendre,
Rivaux d'emploi, mais unis par devoir,
Que nous aurons de plaisir à nous voir } Bis avec Colin
Si l'assemblée en trouve à nous entendre ! } et Léandre.

L'AMOUR.

L' A M O U R.

Vous vous nommez Dorval; en général,
Qu'on se nomme au Théâtre, ou Fierval, ou Linval,
Les noms, monsieur, ne font rien à l'affaire.
Pourtant, quand vous serez de retour sur la terre,
Tâchez qu'on vous nomme *Clairval*;
Et vous serez encor bien plus certain de plaire.

M O M U S, examinant *Léandre*, dont le gilet et
les culottes sont très-serres.

L'habillement de ce garçon,
Pour le geste et la voix me semble peu commode.

L É A N D R E, étouffant.

Oh! je suis bien serré mais je suis à la mode.

M O M U S.

Il a l'air tant soit peu bouffon.

I S A B E L L E, sans quitter sa place et comme
pour excuser son amant.

C'est mon compagnon de parade
Pour toute nourriture il est aux quolibets
Et ne parlant que par charade,
Il ne chante que par hoquets....

L É A N D R E, pincant de la guittare avec
des gestes affectés.

A I R: *vous qui d'amoureuse avanture.*

On saura comment je m'appelle
Lorsque j'aurai dit sans détour,
Que pour la charmante Isabelle
Mon cœur soupire nuit et jour.

Le jour, le jour
Son image en tous lieux m'accompagne:
La nuit, quand je m'abandonne au sommeil,
Je fais des châteaux en Espagne,
Qui sont de Flandre à mon réveil.

Mais ne croyez pas que Léandre
Se borne à faire les beaux bras ;
Il sait qu'à la voix la plus tendre
Un bon instrument ne nuit pas ,
Et peut tirer de sa guittare complaisante ,
Matin et soir un son plus ou moins séducteur .
*En crescendo pour une amante , }
Con sordini pour un tuteur , } Bis à part .*

L'AMOUR à *Colin*.

A vous, mon bon ami . . .

COLIN.

Cet appel favorable
Rassure un peu mon cœur tremblant ;
(à *Momus*, et autres).
Mais pour rendre, messieurs, mon courage durable,
Laissez-moi regarder Babet en vous parlant.

AIR : *si des galants de la ville.*

Je n'ai des galants de ville,
Ni les airs ni les discours;
Habit simple et chant facile
Peignent bien mieux mes amours.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Il n'a des galants de ville, etc.

COLIN.

En bijoux comme en dentelle
Dorval brille tous les jours ;
Ma gloire est d'être fidèle,
Des rubans sont mes atours.

Je n'ai des galants de ville, etc. } Bis en chœur.
Il n'a

COLIN.

Léandre sait à merveille
 Broder un air séducteur;
 Mais nature me conseille
 D'oublier l'art du chanteur,
 Et d'amuser moins l'oreille
 Pour aller plus vite au cœur.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Je n'ai
 des galants de ville, etc.
 Il n'a

L'AMOUR.

Soyez toujours berger, c'est là votre destin :
 Et parmi les héros ne briguez point de place.
 Tel qui sut manier la houlette avec grace,
 A soutenir un sabre a pu faire sa main ;
 Mais le défaut de la cuirasse,
 Laisse toujours percer les charmes du Colin.

(*au Vaudeville*).

D'ailleurs, à vos enfans, le grand genre est funeste ;
 Une fois que l'habit Romain les éblouit,
 Leur voix fatigue, un casque épais leur reste,
 Et leur gaîté s'évanouit.

BABET.

Je jure, avec le Vaudeville,
 D'empêcher à jamais Colin de s'engager
 Dans cette milice inutile.

COLIN.

Et moi, pour te répondre, en conservant ton style ;
 Je jure, avec l'Amour, de ne jamais changer.

MOMUS à l'Amour.

Mais, à propos ; de faire entrer les mères,
 Je présume qu'il seroit temps.

Il pourroit à l'esprit leur venir des chimères,
 Sur votre intelligence avec ces jeunes gens.

L'AMOUR, à la cantonnade.

Venez

SCÈNE VII.

Les Précédens. ORPHISE, MARGOT,
la Mère SAUMON.

La Mère SAUMON.

Quoi quignia donc de si mystérieux
Dans c'grand salon du Panthéon céleste,
Pour nous faire escroquer l'marmot une heure et l'reste,
Les nuages au bec et l'zétoil' dans les yeux ?

M O M U S.

Paix, Madame Saumon, un peu de savoir vivre ;
Laissez parler cette Dame avant vous.

(*lui montrant le silence.*)

Voilà, Monsieur, (soit dit sans vous mettre en couroux),
Qui vous fournit un bon exemple à suivre.

La Mère SAUMON.

Oh ben oui, vla t'encor un model' ben r'calé ;
Avec du fil, autant qui s'couse la bouche :
S'il est vot' surveillant, c'est de l'argent volé,
Dans la chambr' d'un malade autant vaut'i qu'il couche.

L' A M O U R.

La mère, un seul instant.

La Mère SAUMON.

T'as raison toi, mon p'tit ;
J't'obéirai, par'c'que j'aim' ben ta meine ;
(*elle montre Momus.*)

Mais pour c'monsieu gognard, dont le bonnet maudit
Trimboll' un carillon pir'qu' la Samaritaine ;
Nest-c' pas qu'ça li va ben d'crier qu'on l'étourdit ?
Attrap' Champagne, et v'la comme j' les mène.
J'ons promis qu'je m'tairois, v'la qu'j'y viens, v'la
qu'j'ai dit.

O R P H I S E.

AIR : *sans changer rien votre état.*

N'est pas bonne mère qui veut ;
 Mais quand on est sûre de l'être
 A plus forte raison l'on peut
 Sur un théâtre le paraître.
 Ce rôle a toujours réussi
 Par l'émotion qu'il procure,
 S'il n'est que secondaire ici,
 C'est le premier dans la nature. *Bis.*

M A R G O T.

AIR : *la chose vaut mieux que le mot.*

J' conçois que c'te dam comme il faut,
 S' fasse honneur du doux nom de mère,
 Je n' sis qu' Margot,
 Et de mon lot
 Quant à c' qu'est d' ça, j' sommes z'aussi fière,
 Si Pierrot, Thérèze et Jacquot,
 Pour v'nir m'embrasser n' font tous trois qu'un saut,
 Avec qu'eu plaisir j' les laisse faire ! . . .
 La chose vaut mieux que le mot.

AIR : *De M. de Blois.*

De la vieille Bobi , (*en se courbant*).
 S'il faut prendre aussi
 La caricature ;
 Je sais faire à la fois
 Chanceler ma tête et trembler ma voix . . .
 Je parviens à rider ,
 Sans m'intimider ,
 Toute ma figure ;
 A l'aide d'un bâton ,
 Je m'curve , et mon nez rejoint mon menton.
 Je m'mets à sermonner ,
 A m'originer .
 Tout' la folle jeunesse ;

LES DEUX

Leur criant qu'nos aieux
Ont fait beaucoup mieux
Que c'qu'on voit sous nos yeux.
Et pour donner du poids,
D'avant ces jeun' minois,
A mes l'çons d'sagesse,
J'emprunte soixante ans;
Mais j'dis en même-temps,
C'est pour queuqu' z'instants.

AIR : *y suffit qu'ça vous plaise.*

Puis comme à l'ordinaire, (en se redressant).

Soudain me redressant,
Je r'prends ma voix légère,
Et je jette ma canne au vent,

Disant :

A tout chaland,

Passant ;

De Margot la Meunière,

Voilà le moulin qui reprend :

Quiconque y voudra moudre son froment,

Peut l'y moudre au comptant,

Vraiment,

Tout comme ci-devant.

La Mère S A U M O N.

Quand all' z'auront tout dit, n'auront plus rien à dire ;

V'la mon tour, gu'ieu merci.

(en regardant Momus.)

Quoiqu'il l'fait encor rire ?

Ces dam' sont mèr', v'la qu'est fort bien ;

Mais j'sis mère aussi, je l'soutien.

M O M U S.

La parole, en ce cas, doit vous être accordée.

La Mère S A U M O N.

La parole, il est bon ; va, va sans toi, j'la tien ;
D'ailleurs à t'la couper j'étois ben décidée.

AIR : *t'nez monsieur d'Orléans.*

Queuqu'fois au genr poissard,
 S'i faut qu'on z'ait égard ;
 J'veus déclarons d'abord
 Qu'c'est là mon fort ;
 J'ons toujours not' bonnet jetté
 Z'un tant soit peu sur le côté.
 Si queuqu' voisin, hors de saison,
 Vient m'chercher queuqu' mauvais'raison ;
 J'y fais un'pair d'yeux , et me vlà
 En garde avec ce geste là. (*en menaçant du poing*).
 Des p'tits maîtres manqués ,
 Et des abbés musqués ,
 Je gouaye au mieux les travers ,
 Et les airs.
 D'mon éventair devant moi ,
 J'sais faire un bon emploi ,
 Et j'baille l'tour ,
 Tour à tour
 Aux bouquets
 Que j'vends par paquets.
 Le babil
 Subtil ?
 Vous plait-il ?
 Je laisse alors tout aussi-tôt
 Ma langue aller le grand galot ,
 Nul avec moi n' fait assaut.
 Bref, tout'fois qu'il s'agit d'Vadé ,
 Sans contredit c'est à moi l'dé.
 Pour ben dégoiser ses chansons
 J'ons les manièr'z et les façons ,
 Et j'prends un timbre de voix cassé
 Comm'si l'rogome y avoit passé.
 Je m'tais encor ; oui , c'est un parti pris ;
 Faut aux autres baillai la place ;

Pt'êt' ben qu' ces dam' zattendent leux maris,
Y vouliont ben passer quand et quand moi.... j'te passe.

M O M U S.

Avancez, s'il vous plait; mais quel coup-d'œil jaloux?....

S C E N E V I I I.

Les Précédens. Le Chevalier D O L B A N ,
et le Père L A J O I E.

M O M U S.

M E S chers amis, seriez-vous en querelle?
Le Père L A J O I E.

Non, non, c'est une bagatelle,
Qui ne regarde absolument que nous.

D O L B A N .

AIR : *que le Sultan Saladin.*

La basse taille est mon fort,

Le Père L A J O I E.

J'en suis volontiers d'accord;
Mais dis moi mon camarade,
Ne peux tu tomber malade?

D O L B A N .

Je me porte toujours bien,

Le Père L A J O I E.

Très-bien, fort bien,

E N S E M B L E , à part , et avec un étonnement
respectif de la qualité de leur voix.

Le sol ne lui coûte rien,

ENSEMBLE, *en se rapprochant.*Vas, chantons, toi les airs à boire,
Et moi la gloire. *Bis.*Vas, chantons, moi les airs à boire,
Et toi la gloire.

SCENE IX.

Les Précédents, et CASSANDRE.

AIR : *Pucelle avec un cœur franc.*

A vos lyriques exploits
Souffrez que je mêle ma voix;
Tout me dit ici que je dois
Du chant suivre les mêmes loix,
Le père noble est monsieur, je le vois,
Vous êtes, vous, le père Villageois,
Je suis le père Bourgeois.

L'emploi de père est bien doux quelquefois,
Cet emploi-là vaut les autres emplois,
Allons, accordons nos droits
Tous les trois.

*Bis Ensemble.*MOMUS, *surpris d'entendre une
basse-taille à Cassandre.*AIR : *De la parole.*

Je lui trouve un ton résolu.

CASSANDRE.

Ma voix vous paraît un peu forte;
Mais ce que l'on n'a jamais vu
Se voit tous les jours, et qu'importe?
Cassandre est vieux, mais il prétend
Recouvrer des droits qu'on lui rogne.
On peut après tout en chantant

Faire bien du bruit, et pourtant
Ne pas faire autant de besogne.

SCENE X.

Les Précédents, LISETTE, COLOMBINE
et NICOLE.

COLOMBINE, *criant de la coulisse.*

MONSIEUR Cassandre! . . .

CASSANDRE.

Eh bien, je crois qu'on se dispose . . .

COLOMBINE.

Vous ne pouvez pas trop grand chose;
Mais vous pouvez, peut-être, obtenir notre accès,

L'AMOUR.

Il nous faut sur le champ répondre à leur attente,

LISETTE à l'Amour.

Puisqu'il fait jour, pour nous, je serai bien contente,
De savoir de monsieur si ses ordres sont prêts.

COLOMBINE à l'Amour.

Moi, je suis toute à vous . . .

NICOLE.

Moi j'suis b'en vot' servante.

L'AMOUR à Lisette.

Aux deux autres.

Chantez d'abord . . . Vous chanterez après.

LISETTE.

AIR : *vive les Fillettes.*

Oui je suis soubrette,
 Mais j'entre en maison ;
 Jugez donc Lisette
 Sans comparaison.

J'ai d'une grisette
 Le maintien prudent,
 Ou d'une coquette
 Le propos galant.

Laissez la soubrette
 Entrer en maison ;
 Et jugez Lisette
 Sans comparaison.

Aujourd'hui Finette
 Et demain Marton ,
 Changeant de toilette ,
 Je change de ton . . .

Laissez la soubrette , etc.
 Si de vos suffrages
 J'obtenais le prix ,
 Je mettrais mes gages
 Après mes profits.

Laissez la soubrette
 Entrer en maison ,
 Et jugez Lisette
 Sans comparaison.

Bis en chœur.

COLUMBINE.

Colombine , dans son emploi ,
 Partage de Lisette et le zèle et l'effroi.

AIR : *de Calipyg.*

Mettre en poche des mains discrètes ,
 Comme la plupart des soubrettes ,
 Pour ne jamais les en sortir ;
 Ah ! c'est facile à retenir.

Bis.

Mais de certaines colombines,
Saisir le coup-d'œil et les mines,
Chanter comme elles à ravir.

C'est difficile à retenir. *Bis.*

Cassandra, qui toujours querelle,
M'enjoint d'enfermer Isabelle :
Mais le moyen d'y parvenir,

C'est difficile à retenir. *Bis.*

Pour peu qu'elle ouvre sa fenêtre,
Léandre que je vois paraître,
Vient d'un cadeau me prévenir ;

Ah ! c'est facile à retenir. *Bis.*

Lorque Pierrot me dit qn'il m'aime,
Et qu'il veut être aimé de même,
Ces propos là me font plaisir ;

Ah ! c'est facile à retenir. *Bis.*

Mais un Pierrot est si volage,
Une fois parti, bon voyage,
On ne le voit plus revenir ;

C'est difficile à retenir. *Bis.*

COLOMBINE poussant Nicole.

Eh bien, Nicole, c'est à toi....

NICOLE, comptant si c'est à elle à chanter.

J'vous écoutais, ma fi, moi, j'suis de bonne foi.
Attendez que je compte encor d'peur de méprise ;

Un, deux et trois, oui, à c'est à moi,
Comm' j'men doutais quasi, j'en suis pas tant surprise.

AIR : ça n'devoit pas finir comme ça.

J'sentais qu'ça devait finir par-là,
Pisque ça commençait comm'ça.

C'est sur ma min' ronde qu'on m'en rôle ;
Mais par ma fi, j'crois qu'on m'engeôle,
Car en honneur je n'savons rien,
Rien du tout, c'qui s'appelle rien,

Attendez, attendez, j'sais pourtant
 Que j'sis folle
 Et que je m'nomme Nicole.
 Au lieu d'finir par convenir d'ça,
 P'têt' fallait y commencer par-là.

J'ai l'humeur égal, mais frivole,
 J'm'amuz' d'un' paille, d'un' mouche qui vole.
 C'te gaieté-là fait mon soutien,
 Aussi j'dis que j'me porte bien
 Je n'sais pas en tâtant Nicole
 Si c'est être folle;
 Mais j'tâcherons qu'ça s'maintienn' comme ça
 Pisque ça commencé par-là.

Faire rir' en riant, c'est une affaire!...
 En jouant la Nicol de Molière
 Eun' fameuse Actrice y parvient.
 Ah! parbleu, vlati pas que j'tien
 Le moyen d'être toujours drôle,
 Tout l'lóng du même rôle,
 C'est d'commencer comme c'te Nicole-là,
 Et d'finir comme c'te Nicole-là (1).

L' A M O U R.

Ah ça, mesdames les soubrettes,
 Vous n'êtes pas je crois sans amourettes?

N I C O L E.

Oh nenni, dà, j'ons tretout' des galants.

L I S E T T E.

Holà, qu'on fasse entrer nos gens.

(1) Ce rôle est rendu, aux Français, par Madame Belcourt.

SCENE XI.

Les Précédents, et LA FLEUR.

LA FLEUR.

J'AI perdu mes deux camarades,
 C'est bien dommage, ils étoient gais ;
 Mais de la route fatigués,
 Peut-être dans un coin, sont-ils tombés malades ?
 Mais pour moi, sous l'habit des laquais distingués.

AIR : *t'es dans tes atours.*

Avec le projet

De plaisir, *Bis.*

Je ferai le bon valet

J'espère. *Bis.*

Car, ne croyez pas qu'ici je rougisso

D'être novice

Au service.

Je dis que je réussirai

Peut-être,

Si le sort me fait à mon gré

Paraitre

D'un Pasquin

Coquin,

Tel a l'œil traître,

Qu n'a pas l'air

Fier

D'un valet-maître ;

Bref, sur cent qu'on peut connaître,

N'est pas la Fleur qui croit l'être.

L'AMOUR.

Vous cherchiez deux amis ; les voilà sûrement.

MOMUS.

Arrivez donc, messieurs, on vous attend.

SCENE XII.

Les Précédents, PIERROT et NICODÈME.

PIERROT.

À forc' de regarder sur terre,
 La tête m'avoit tourné vraiment.

NICODÈME.

Moi, je prenais tranquillement
 Un peu d'air en plein atmosphère.

PIERROT.

AIR : *Colinette au bois s'en alla.*

A la parfin, v'la qu'j'arrivons,

NICODÈME.

Comme on dit aux derniers les bons :

A l'air dont je saluons

On d'vin' l'emploi qu'nous jouons.

J'ons les ch'veux et les bras pendans.

PIERROT.

Quand je rions, j'montrons ben les dents,
 Oh d'ça, j'sommes ben nigauds,

NICODÈME.

Ben neufs et ben lourdaux,

PIERROT.

Je jou' les Gill' z'et les Pierrots,

NICODÈME.

Les Dodinets et les Jeannots,
 Et même aussi les Nicodème,

LES DEUX
PIERROT.

» Que j'frons donc d'farc' et de mascarades !

NICODÈME.

» Que j'srons cocass' sans contredit !

PIERROT.

» Combien t'est-ce que j'frons d'parades !

NICODÈME.

» Combien j'dirons d'bétis' d'esprit !

ENSEMBLE.

Gnia' pas d'mal à ça

Quand on l's'aime,

Gnia' pas d'mal à ça.

LE VAUDEVILLE à l'Amour et à Momus.

AIR : *Vaudeville de la Négresse.*

Si vous croyez que ce soit tout,
Vous êtes bien loin de compte,
Vous n'êtes vraiment pas au bout;
Devinez quel trio monte
Négresse folâtre, abbé pimpant,
Novice bien sincère,
Du blanc au noir, du noir au blanc,
Mes sujets passent pour vous plaire.

SCÈNE XIII.

SCÈNE XIII.

Les Précédents, une NÉGRESSE, un ABBÉ,
et une NOVICE.

LA NÉGRESSE.

MOI, timide beaucoup dans ce séjour nouveau,
MOMUS.

Cela ne paraît pas trop sur votre visage ;

L'AMOUR.

Que ferez-vous parmi ce blanc troupeau ?

LA NÉGRESSE montrant le Vaudeville.

Pour chanter airs jolis, crois bien que lui m'engage.

AIR : *viens dans mes bras mon aimable Créole.*

Danse et chansons servir à nous d'us'ges ;
Comme plaisirs nous tenir lieu de mœurs,
Ah ! ah ! quels doux usages !
Si couleur noire être sur nos visages,
Couleur de rose être au fond de nos cœurs.
Gaité chez nous n'être point de commande,
La kalendar animer tous nos sens ;
Ris, jeux, point de commandé ;
Dans nos climats si régner chaleur grande,
Chaleur plus grande enflamer nos accents.

L'AMOUR *malignement.*

Danser, chanter, ce n'est pas tout, je gage ?

LA NÉGRESSE à l'Amour.

Oh non, nous bien aimer si nous l'être au niveau,
Et quand vous bientôt voir ma petite Isabeau,
Vous mieux juger mon zèle en voyant mon ouvrage.

LES DEUX

L'AMOUR.

Et vous, mon cher Abbé, par quel heureux hasard,
Aux jeux du Vaudeville osez-vous prendre part?

L'ABBÉ, montrant *Momus*.

AIR : *j'ai perdu mon âne.*

Z'ai perdu ma prébende, *Bis.*

Monsieur tout bas d'un ton formel.

Ma zure qu'on allait au ciel,

Et z'ai suivi la bande. *Bis.*

MOMUS lui montrant *le Vaudeville.*

Jurez de vous unir à ses amis fidèles.

L'ABBÉ.

Ze zure qu'avec lui ze prétends demeurer,
Ze zure et de bon cœur de courtiser ces belles;
Z'espère après cela s'il survient des querelles,
Que l'on ne dira pas que j'ai peine à zurer.

MOMUS à *la Novice, voilée de blanc.*

Et vous, discrète enfant, quelles sont vos allarmes?
Avancez librement, c'est à vous de parler;
Mais d'un triste bandeau ne cachez plus.... vos charmes,
Les Grâces dans le ciel doivent se dévoiler.

(*Il lève son voile.*)

LA NOVICE au *Vaudeville.*

AIR : *jeune et novice encore.*

Jeune et novice encore,

Vers vous de bonne foi

Je viens, quoique j'ignore

Si j'aurai de l'emploi.

LE VAUDEVILLE, *la renvoyant à l'Amour.*

Je vous rendrai service;

Mais ma petite, pour

Cesser d'être novice

On s'adresse à l'Amour.

LA NOVICE *humblement à l'Amour.*

Que l'Amour me bénisse
Et m'apprenne à chanter.

L'AMOUR.

Croyez-vous que je puisse
Déjà vous écouter?

(*Montrant le Vaudeville.*)

Lui seul avec malice
Vous fera répéter,
Tout le nouvel office
Qu'il vous faut réciter.

LA NOVICE *au milieu de la scène.*

A l'Amour.

A vos avis intimes,

Au Vaudeville.

Je joindrai vos leçons;

A l'Amour.

Je suivrai vos maximes,

Au Vaudeville.

Je dirai vos chansons;

Mais si mon innocence

Appelle la douceur,

Donnez force indulgence

A la petite sœur.

(*Elle fait une grande révérence avec ingénuité.*)

SCÈNE XIV.

Les Précédents, ORPHISETTE, ISABEAU
SAUMONETTE, THÉRÈZE et JACQUOT.

L'AMOUR.

MAIS quels personnages nouveaux
S'empressent vers cette demeure?

MOMUS.

Des enfants, qui depuis une heure,
Font plus de bruit qu'ils ne sont gros.

ORPHISETTE.

AIR : *c'est un enfant.*

Mais en honneur, c'est incroyable,
On ne nous dirait pas d'entrer;
Je crois pourtant qu'on est capable
Et de plaisir et de figurer;
Mesdames par grace,
Pour que chacun passe,
Serrez tant soit peu moins les rangs,
Place aux enfants.

Les enfants, ensemble.

Place aux enfans.

ORPHISETTE à *Orphise, sa Mère.*

AIR : *pauvre Jacques.*

Ah! ma mère, combien j'avais d'effroi,
D'être demeurée en arrière,
Mais à présent que je suis près de toi,
Je ne songe plus à la terre,

ISABEAU à la Négresse, sa Mère.

Toi sans époux, moi sans père aujourd'hui ;
 Mais tous deux braver la tristesse,
 Si toi seule être à présent mon appui,
 Moi l'être à toi dans la vieillesse.

ENSEMBLE.

Ah ! ma mère, etc.

ORPHISSETTE à sa Mère.

Ah, qu'un bonbon me dédommageroit
 De la fatigue du voyage.

Saumonette, Isabeau, Thérezè et Jacquot.

Pour nous baisser, baisse-toi tout à fait,
 Vla l'sein bonbon qui nous soulage.

ENSEMBLE.

Ah ! ma mère, etc.

LE VAUDEVILLE entendant la ritournelle
 de l'air de la Provençale.

AIR : voilà mon Cousin, l'allure.

Le moyen qu'à ce bruit mes amis,
 Mes pieds en place tiennent ?

A Momus et à l'Amour.

Ce sont, comme je vous l'ai promis,
 Nos bons, nos vrais, nos fidèles amis

A tout le monde.

Pour que mes refreins reprennent
 Mes amis,
 Tous les pays gais se tiennent.

SCÈNE XV.

Les Précédents, une PROVENÇALE, un GASCON,
une SAVOYARDE et un SAVOYARD.

LA PROVENÇALE.

AIR : *et gai, gai, gai mon Officier.*

ET gai, gai, gai dans ces momens,
Grivoise
Marseilloise,
Vient, gai, gai, gai dans ces moments,
Se mêler à vos chants.
Pour marquer la cadence,
Momus un beau matin,
A fait dans la Provence
Le premier tambourin.
Et gai, gai, gai, etc.

Cansounetto vulgairè
Chez nous à mille appas;
Pour le drame *peccairè*!
On ne li connaît pas.
Et gai, gai, gai, etc.

Les sots blâment sans cesse
Notre grasseyement,
L'accent de l'allégresse
Le tourne en agrément.
Et gai, gai, gai, etc.

LE GASCON.

AIR : *Jean de la Réole, mon ami.*

Eh donc je suis
De bostre avis;

Soyons unis,
 Ma chère dame,
 Pour protéger en tous pays
 Lé vaudéville et l'épigrame.
 Sauté marquis !
 Ah ! cadédis !
 S'il faut que jé trouvé le drame,
 Par moi , sandis ,
 Et mes amis ,
 Il sera mis
 A rémotis.

LA SAVOYARD E.

AIR : eh ! couci couça.

Chambéry m'a vu naitro ,
 Et je courro près ce p'tit dieu là ,
 Pour me fairo connaitro ,
 Dessus c'tinstrument là ,
 Eh couci couça , j'jou' c'tair là ,
 Et d'aut' z'airs comm' celui là.

Sitôt q' ma voix s'arrête ,
 Crac , mon poignet va deça , delà ;
 Et d'un p'tit coup de tête
 J'accompagne cela ;
 Eh couci couça : c'est c'tair là
 Qui prête à ces mines là.

(Souriant à Momus , qui lui marque la mesure
 avec sa marotte .)

Mais j'sens une joie nouvello ,
 Quand j'vois qu' Momus veut bien à propos
 Marier , au son de ma viello ,
 Le bruit de ses grelots .
 Eh couci couça : c'est c' tair là
 Qui me vaut cet honneur là .

LE SAVOYARD, *une marmotte sur son dos,
et un triangle en main.*

AIR : *diga d'Janetto.*

V'là ma compagna,
Cousine à moi,
Qui, de bonne foi,
Drès la montagna,
M'avi baillé sa foi ;
Mais tiens, Javotta,
Je n'crayais pas, d'honneur,
Que c'te marmotta
S'rait si sotta
Que dé dormi d'si bon cœur.

Moi, tout plein d'morgo,
Jamais n'ramona
La chemina ;
Moi point jouer d' l'orgo,
Courir la campagna,
Sous les coudretto,
Avec Javotta ;
Aimér mieux dansar castagnetto,
En mangeant castagna,
Quand ma compagna,
Demando, qu'en tapant sur ce fer,
Je l'accompagna
Dans son petit air.
Tant que c'tair duro,
Je l' marque, en honneur,
Par una
Mesura ;
Plus soura
Qui toq' là dans mon cœur.

(*Il porte la main sur son cœur.*)

SCÈNE XVI.

Les Précédents et ARLEQUIN.

LA NUIT.

MAIS quelle mine originale?

PIERROT.

Eh mais, pardié c'est Arlequin;

NICODÈME.

Tiens, je l'croyais en l'air mangé par queuq' requin,

PIERROT.

Bah! j'étions nez à nez tous deux à fond de cale.

ARLEQUIN.

AIR : *menuet de Carlin.*

C'est le premier pas

Qui, seul, coûte dans tous les états;

C'est le premier pas

Qui, seul, cause mon embarras.

*(Les femmes se mettent à rire
de sa gaucherie apparente.)*

La peur retient mes bras :

Minois plein d'appas,

Vous ne devez pas

En rire aux éclats.

C'est le premier pas

Qui, seul, coûte dans tous les états;

C'est le premier pas

Qui fait aussi votre embarras.

LES DEUX

(*Il gratte par terre avec sa batte, et souffle avec son chapeau, comme pour trouver les pas de quelqu'un.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Mais quand tu grateras,
Quand tu souffleras,
Quel trésor, hélas!
Cherches-tu si bas?

ARLEQUIN.

C'est le premier pas
Qu'a fait Carlin dans un pareil cas;
Je veux, pas à pas,
Suirer la trace de ses pas.

AIR : *du menuet d'Exaudet.*

Ce Carlin,
Tant malin,
Eût pour maître
Un de ses prédecesseurs, (1)
Et de ses successeurs;
Il a su long-temps l'être;
Il n'est plus,
J'en conclus
Pour moi-même,
Qu'au moins, d'après son portrait,
Tout jeune arlequin fait
Son thème.
Soyons d'abord, pour la frime,
Glouton et pusilanime.
Sans retard,
Cherchons l'art
Des grimaces.
D'entrechat en entrechat,
Attrapons, comme un chat,
Les grâces.

(1) Le célèbre Thomassin.

Des lazzis
Bien choisis !
L'air fantasque,
Tour à tour
Triste et balourd ;
Crac soudain pour changer
Vif, léger,
Plus qu'un basque ;
En passant,
Sous l'accent
Bergamasque,
Glissons le mot gaillard, mais
Chut, ne levons jamais
Le masque.

L'AMOUR et LE VAUDEVILLE.

AIR : *du menuet de la Fête du Château.*

C'est de même
Qu'il faut tâcher que l'on t'aime.
Crois que le Français,
Qu'on voudrait par accès,
Plonger dans une rêverie extrême,
Est le même.
La gaité fait son système:
Tout genre étranger,
Par un goût passager,
Peut l'engager,
Non le changer.

SCÈNE XVII et dernière.

Les Précédents, un surcroît de PAYSANS
et de PAYSANNES.

AIR : *de la Périgourdine.*

Vous voyez l'restant du village,
Qui n'a ni moins d'zél' ni moins d'voix.

UNE PAYSANNE.

On n'a qu'à nous mettre à l'ouvrage,
J' tiendrons c' que promett' nos minois.

UN MAGISTÈRE.

J'sis l' p'us savant, j' m'en vante ;
J'montre à lir' dans l' latin.

CHŒUR GÉNÉRAL.

C'est l'plus savant ! i' s'vante
D'montrer à lir' l' latin.

UN PAYSAN-Chantre.

Messieux, c'est moi qui chante
Le dimanche au lutrin.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Messieux, c'est lui qui chante
Le dimanche au lutrin,

Second couplet.

LE TABELLION *d'un air pincé.*

Il est enjoint de me reconnoître
Pour le tabellion du hameau. . . .

CHŒUR GÉNÉRAL.

Il est enjoint de le reconnoître
Pour le tabellion du hameau.

UN BATELIER.

Quant à moi, vous conviendrez p't-être
Que j'veux pass' tous... dans mon bacheau.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quant à lui, nous conviendrons p't-être
Qu'il nous pass' tous... dans son bacheau.

UN JEUNE PAYSAN.

C'est moi qui suis Desroches
Dont l'hautbois met en train.

CHŒUR GÉNÉRAL.

C'est lui qui s'nomm' Desroches,
Dont l'hautbois met en train.

UN PETIT PAYSAN.

C'est moi qui sonn' les cloches;
J'sis l'p'tit Michel Morin.

CHŒUR GÉNÉRAL.

C'est lui qui sonn' les cloches;
C'est l'p'tit Michel Morin.

Troisième couplet.

UN PAYSAN.

J'somm' tretous compagnons d'voyage;
C'est l'cas d'chanter à l'unisson.

CHŒUR GÉNÉRAL.

J'somm' tretous compagnons d'voyage;
C'est l'cas d'chanter à l'unisson.

UN PAYSAN.

Aussi-ben l'p'tit vand'vill', je gage,
Nous fait v'nir pour la même chanson.

LES DEUX

CHŒUR GÉNÉRAL.

Aussi-bien l' p'tit vaud'vill', je gage,
Nous fait v'nir pour la même chanson.

UN PAYSAN *au Vaudeville.*

Ah ! voyez, sans angoisses,
Nos habits d' tout' couleur.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Ah ! voyez, sans angoisses,
Nos habits d' tout' couleur.

UN PAYSAN.

Quoiq' de trente-six paroisses,
J' n'avons tous qu'un mêm' cœur.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quoiq' de trente-six paroisses,
J' n'avons tous qu'un mêm' cœur.

L'AMOUR.

AIR : *Lison dormait dans un bocage.*
Vous allez, d'après ces promesses,
Pénétrer dans ce temple-là,

MOMUS.

Vous y verrez Dieux et Déesses,
Dormant par-ci, dormant par-là;

ENSEMBLE.

Réveillez-nous la cour céleste,
En poursuivant sur ce ton-là

CHŒUR GÉNÉRAL.

Réveillons-là, réveillons-là.

La Mère SAUMON *au Silence.*
Passais d'avant-nous, mon cher, et preste.

L'AMOUR *malignement à la Nuit.*
Savoir pourtant dans ce cas-là,
Si madame nous ouvrira.

LA NUIT à l'Amour.

AIR : *j'ai rêvé toute la nuit.*

Fripion ! tu me fais la cour !
 Qu'ils te suivent tour à tour
 Ce n'est pas le premier jour,
 (Parlons sans détour , parlons sans détour)
 Ce n'est pas le premier jour
 Que j'ai fait entrer l'Amour.

ARLEQUIN, MOMUS et les PAYSANS.

(à part.)

Ce n'est pas le premier jour ,
 (Eile est sans détour , elle est sans détour)
 Ce n'est pas le premier jour
 Qu'elle a fait entrer l'Amour.

L'ABBÉ, à l'instant où on se met en marche.

AIR : *un moment* (du Roi et le Fermier.)

Un moment !

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quel tourment ?

L'ABBÉ.

Un moment ,

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quel tourment ?

L'ABBÉ.

Un moment , doucement ,

CHŒUR GÉNÉRAL.

L'Abbé , tu fais l'enfant

L'ABBÉ.

Un moment ,

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quel tourment ?

L'ABBÉ.

Un moment,

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quel tourment?

L'ABBÉ.

Un moment, un moment,

Z'ai des raisons vraiment...

AIR : *O filii et filiae.*

Dans le costume où me voilà,

Ne me forcez point à cela. . . .

Ze n'entre point chez ces Dieux-là

Z'attendrai-là, z'attendrai-là.

MOMUS.

Même air.

Vain scrupule que celui-là,

Et vous en passerez par-là

Allez l'Abbé, laissons cela,

Allez par-là, allez par-là.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Même air.

Vain scrupule que celui-là,

Et vous en passerez par-là,

Allons l'Abbé, laissons cela,

Allez par-là, allez par-là.

Allez par-là, allez par-là.

Allez par-là, allez par-là.

(*On le pousse dans le Panthéon céleste, où tout le monde se précipite en même-temps.*)

Fin du premier Acte.

LES

LES DEUX PANTHÉONS,

OU

L'INAUGURATION DU THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

ACTE SECON D.

LE Théâtre est le même qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AMOUR et LE VAUDEVILLE.

L'AMOUR.

AIR : *c'est une bagatelle.*

TU m'en vois émerveillé,
Tout l'Olympe est réveillé,
Grace à ta troupe nouvelle
Qui m'a bien prouvé son zèle.

LE VAUDEVILLE.

Oui, mais morbleu !
Depuis ce jeu,
Je vois mes sujets en feu,
Se traiter de monsieur et de
Mam'zelle. *Bis.*

L'AMOUR.

C'est une bagatelle. *Bis.*

Vos Actrices dans ces lieux,
 Ayant réveillé des Dieux,
 Vos Acteurs par gentillesses,
 S'étant chargés des Déesses.

Les voilà tous,
 Un peu jaloux;
 Mais rallumer à l'instant
 Leur ardeur, rien qu'en agitant
 Mon aile, *Bis.*
 C'est une bagatelle.

SCÈNE II.

Les Précédens, COLIN, BABET, DORVAL,
 AGATHE, LÉANDRE, ISABELLE, PIERROT,
 COLOMBINE, LISETTE, LA FLEUR, NICODÈME,
 NICOLE, ARLEQUIN, LA NÉGRESSE,
 LE GASCON, LA PROVENCALE, LE SAVOYARD,
 LA SAVOYARDE, L'ABBÉ et LA NOVICE, *tous*
drouillés dans leurs amours.

LA FLEUR à *Lisette.*

AIR : *du ballet de Barbe-bleue.*

NE me suis pas, cruelle,
 (Oh ! qui l'aurait dit d'elle !)
 Va; coquette infidelle,
 Tu n'étais un modèle
 De vertu que là-bas.

LISETTE.

De crier vous avez bien sujet,
 Ce ton vous sied au parfait.

Quel forfait,
D'avoir fait
En effet,
Comme ces messieurs ont fait ?

L E S A V O Y A R D à *Javotte*.

Empêche un suicido,
Si non je me décido
A me jettai', perfida,
Tout au travers du vuido,
Du haut du ciel en bas.

L A S A V O Y A R D E.

Oh! l'on vous croit trop délicats,
Trop jaloux dans tous les cas.
Pour mettro tant d'espace, hélas!
Entre vous et nos appas!

L E V A U D E V I L L E à *l'Amour*.

Amour, à mon instance
De ce qui les offense,
Prends ici connaissance,
Et daigne en ma présence
Terminer leurs débats.

C H Ø U R.

Amour, à son instance
De ce qui nous offense,
Prends ici connaissance,
Et daigné en sa présence
Terminer nos débats.

L E S A V O Y A R D, persistant dans sa colère, et
tenant la boëte de la marmotte.A I R : de *la Marmotte* (de M. Ducray.)

J'ayais r'mis à Javotta,
Afin de courir plus fort,
Nostra paura marmotta.
V'la qu'l'Abbé tout d'abord

LES DEUX

S'en empar' à propos d'botta,
V'là qui s'met, le butord,
A cahotter la marmotta

LA SAVOYARDE.
Est-ce la faute à Jayotta,
De m'quitter t'avais tort.

Dans son p'tit coffre fort, LA NOVICE.
Il a blessé la marmotta, De cahotter la marmotta
L'animal est p'têt' mort! Vous avez eu grand tort.

L'ABBÉ.

Z'avais réveillé Flore,
Pomone, Hébé, Cérès:
Du boudoir de l'aurore
Ze sortais le teint frais,
Z'ai rencontré la marmotte,
Et z'ai dit tout d'abord:
Ah! réveillons la marmotte
Comme tout ce qui dort.

LA NOVICE.

De réveiller la marmotte De cahotter la marmotte Est-ce la faute à Jayotte
Vous avez eu grand tort. Vous avez eu grand tort. Dem'quitter t'avais tort

CHŒUR.

LA SAVOYARDE.

LA NÉGRE S S E à l'Amour.

Avais moi des projets vu couleur à moi-même
Sur Arlequin; mais moi trop voir, hélas!
Que c'est le vin tout bien compté qu'il aime.

ARLEQUIN ivre.

Eh bien! quoi! je n'en rougis pas.

AIR: un Chancine de l'Auxerrois.

J'ai trouvé le père Bacchus
Ennivré de son divin jus,
Dans le fond d'une tonne
Je me suis une seule fois,

Mis à lui dire à haute voix :
 Là bas n'est-il personné ?
 Il m'a crié d'un ton clairet :
 On y va (comme au cabaret)
 Et bon, bon, bon ,
 Son vin était bon ,
 Il m'en en a fait trop boire.

C O L O M B I N E.

AIR : *tout comme a fait ma Mère.*

Pourquoi derrière ces pylastres ,
 Cherchais-tu la lune à tâtons ?

P I E R R O T.

Que veux-tu ? d'éveiller les astres ,
 Nicodème et moi nous tentons .

C O L O M B I N E à *l'Amour, en pleurant.*

Pierrot a ses raisons ;
 Mais , mais , dans ces cantons ,
 J'ai bien fait d'être en sentinelle ,
 Car il allait s'éclipser avec elle .

PIERROT *montrant Nicodème.*

AIR : *que j'aime mon cher Arlequin.*

En réveillant l'soleil d'honneur ,
 Il étoit drôle ;
 Et moi qui suis bien plus farceur ,
 J'ai réveillé la lune sa sœur ,
 En lui tapant l'épaule ,
 Ah mon Dieu , qu'c'était drôle !
 Ell' m'a fait un p'tit serviteur ,
 C'est encor bien plus drôle !

N I C O D È M E *apostrophant Nicole.*

AIR : *vous voyez bien ce bouquet-ci.*

Mais maf ! ce qui n'l'est pas tant ,
 C'est d'avoir vu Nicole

Quasiment presque sous mes yeux,
 Fai' preu' d'ingratitude ;
 All' donne à gauche et va tout droit
 Réveiller une famille
 De messieurs que j'n'connais gas,
 Mais qu'est ben téméraire.

N I C O L E.

J'avons p'têt' tort en apparence ;
 Mais t'a mil' fois plus tort en poussant tes soupirs,
 Car j'ons rembarré d'importance,
 Et l' père Eole et tous les p'tits zéphirs.

A I R : *Pierrot revenant du moulin.*

C't' Eole dormait comme un perdu,
 J'veus l'ai s'coué d'un air résolu ;
 Mais v'l'ati'l pas que c'gros jouflu
 Enfle en souflant,
 Mon mouchoir rouge et blanc ?
 Arrêtez-vous donc...
 Finissez donc...
 Laissez ça là...
 Jamais un Dieu nè mettra le nez là.

A I R : *de la Méunière.*

Monsieur z'Eole et vos enfants,
 Les enfants et le père,
 Vous êt' tretous des insolents,
 D'soufler d'la sorte autour des gens,
 Gardez ces manières
 Pour nos moulins à vents.

I S A B E L L E.

On m'outrage aujourd'hui bien plus cruellement,
 Léandre pourrait-il dire à présent qu'il m'aime?
 Lorsqu'il osa précisément
 S'adresser à la beauté même.

L' A M O U R, *ironiquement.*

A ma mère!.... elle a dû sourire à votre amant.

ISABELLE.

AIR : faire l'amour.

Réveillée à son tour
 Sur un lit de fougère,
 Elle a, sans nul détour,
 Dit qu'elle espérait faire

L'amour
 La nuit et le jour.

LEANDRE à l'Amour, d'un ton leste de petit-maître.

AIR : je croyais ma belle.

Voyant Isabelle
 Tout près d'Adonis,
 Au pied de Cypris

J'ai pris
 Ma belle.

Bis.

A Isabelle.

Je croyais, ma belle,
 Ces trocs-là permis,
 Rions-en ma belle,
 Sinon je te dis :

Adieu ma belle. Bis

A l'Amour.

A mon Isabelle
 Je passe Adonis,
 C'est bien le moins qu'elle
 Me passe Cypris.
 Près de l'immortelle
 J'ai cru (c'est mon tort)
 La voyant si belle
 Réveiller encor
 Encor ma belle. Bis.

COLIN à Babet, avec un ton piqué au vif,
 et presque en pleurant.

AIR : ce mouchoir belle Raimonde.

Est-ce à tort que je vous gronde,
 Quand pour vos menus plaisirs,

D 4

Vous avez seule à la ronde
 Réveillé tous les désirs ?
 Avec qu'eu' douleur profonde,
 N'veus criai-je pas, Babet !
 Ne dérangez pas le monde,
 Laissez chacun comme il est.

B A B E T à *Colin*, sur le même ton.

A I R : *en jupon court.*

Je n'ai fait que suivre vos traces,
 Qu'aviez-vous besoin, s'il vous plaît,
 D'aller réveiller les trois Grâces
 En Jupon court, en blanc corset ?

L A P R O V E N Ç A L E au *Gascon*.

A I R : *vous comprenez bien.*

On sait comment est habillée,
 Malgré le respect qu'elle obtient,
 La vérité qu'a réveillée
 L'infidèle à qui mon cœur tient;
 Oui marquis, vous m'entendez bien,
 Vous comprenez bien,
 Qu'avec vous si je suis brouillée,
 Ce n'est pas tout à fait pour rien.

L E G A S C O N.

Pétite, vous avez grand tort de murmurer,
 Jé crois la vérité légèrement vêtue ;
 Mais jé veux, cadédis, qué la peste mé tue,
 Si j'ai trouvé l'instant dé la considérer.

A I R : *n'en demandez pas davantage.*

Dans son puits jé la vois qui dort,
 Ayant à fleur-d'eau lé visage,
 Crac, je l'entortillé d'abord ;
 Puis tirant a moi lé cordage,
 Jé la monte à bord.

(C'est un Gascon?

Dit-elle, eh donc!)

Elle court encor,

Sans en demander davantage.

DORVAL.

Quoiqu'un peu différent, son tort, lorsque j'y pense,
Est un de ceux qu'amour bien rarement absout,

De réveiller la joyeuse espérance
J'étais venu tout doucement à bout.

AIR : *je l'ai planté* (de J.-J. Rousseau.)

J'en étais déjà dans l'ivresse,
Lorsqu'avec l'air de bonne foi,
Agathe éveilla la sagesse
Pour la placer entr'elle et moi.

AGATHE, *bas à l'Amour*.

Amour, je vais tout bas te prouver qu'il s'abuse;
Mais c'est sous l'espoir seul que tu seras discret.

L'AMOUR.

Assurément.

AGATHE, *tirant l'Amour plus à part.*

Ce Dorval qui m'accuse,
M'en voudrait beaucoup moins s'il savait mon secret.

AIR : *ça n'durera pas toujours.*

La sagesse à l'oreille
M'a tenu ce discours:
» Agathe me réveille
» Pour avoir du secours,
» Ça n'durera pas toujours. Ter.

L'AMOUR, *trahissant le secret d'Agathe.*

La sagesse a bien dit, et malgré mon serment,
Tout secret doit ici consoler chaque amant.

Même air.

Chers amis, ces querelles
Ne sont que des détours ;
A l'humeur de vos belles
Laissez un libre cours ,
Ça n'durera pas toujours. *Ter en chœur, avec les amants.*

LE VAUDEVILLE.

AIR : *l'Amour est un enfant trompeur.*

Il en est même un sûr moyen
Que je vous recommande ,
C'est pour leur bien ,
C'est pour le mien
Que je vous le demande.
Unissez-les tous dès ce soir ,
Pour qu'au plaisir , comme au devoir ,
Chacun ici s'entende.

L'AMOUR.

Si ce vœu-là convient à tous ,
Si vous êtes sincère
Je suis moi , par égard pour vous ,
Prêt à vous satisfaire ;
Mais j'y mets une seule loi ,
Mes chers amis , dispensez-moi
D'en parler à mon frère. *Bis.*

LE VAUDEVILLE et les AMANS.

Hâtez ce moment plein d'attraits ,
L'AMOUR, faisant sortir de dessous terre
un autel galant.

Comptez sur mon génie ,

LES FEMMES.

A l'aspect de ces doux aprêts
La colère s'oublie ;
Sur cet autel galant et frais ,
Tendre amour , faites seul les frais
De la cérémonie ,

Bis avec
les
hommes.

L' AMOUR.

AIR : *du menuet de la Cour.*

Faut-il que j'invite
Jupiter, Mars et Pluton?

LE CHŒUR.

Non.

L' AMOUR.

Neptune, Amphitrite,
Proserpine et Junon?

LE CHŒUR.

Non.

L' AMOUR.

Le docteur Apollon?

LE CHŒUR.

Non.

L' AMOUR.

Ou bien quelque Triton?

LE CHŒUR.

Non.

L' AMOUR.

Le riche Plutus?

LE CHŒUR, *indifféremment.*

Non.

L' AMOUR.

Le sot Vulcain?

LE CHŒUR *des hommes, avec colère.*

Non.

L' AMOUR.

Des Satyres?

LES DEUX

LE CHŒUR *des femmes effrayées.*

Non.

L'AMOUR.

Non!

Quoi, toujours non?

Ah! sans témoins que diroit-on?

Mais quelle aubaine, Bis.
Le temps amène?

LE VAUDEVILLE.

Le temps amène,
(Dieux quelle aubaine!)Du Panthéon,
La Nuit, Momus, la santé.LE CHŒUR, *gaiment.*

Bon.

L'AMOUR *aux femmes.*Faut-il qu'on s'abstienne
D'achever votre union?LE CHŒUR *des femmes, tendrement.*

Non.

MOMUS, LA NUIT, LA SANTÉ et LE TEMPS.
s'arrêtant sur le seuil du Panthéon.

Peut-être on vous gêne?

LE CHŒUR.

Non, non, non, non, non,

Non.

SCENE III.

Les Précédens, MOMUS, LA NUIT, LA SANTÉ,
et LE TEMPS.

MOMUS à l'Amour.

AIR : à la façon de *Barbary*.

A leur maintien, à cet autel
Surcharge de guirlandes,
Je devine aisément qu'au ciel
Tu brigues leurs offrandes,
Je n'ai pas besoin mon garçon
D'en savoir plus long;
Je fais le pari
Que tu vas les unir ici,
Mon ami,

A la façon du bon vieux Temps notre ami.

LE TEMPS.

Même air.

J'aime à fixer dans ce séjour
Cette troupe folâtre;
Sa connivence avec l'Amour
Est un jeu de théâtre;
Au surplus, j'en suis ébloui,
J'en suis réjoui,
J'en suis rajeuni,
Riez, chantez, dansez, aimez-vous aussi, } *Bis* en
A la façon du bon vieux Temps votre ami. } Chœur.

LA SANTÉ.

AIR : *repas en voyage* (des Solitaires.)

Je viens en famille,
C'est moi qui suis la Santé,
Où la santé brille
Brille la gaité.

CHŒUR.

L'aimable famille!
La Nuit! le Temps! la Santé!
Où la santé brille,
Brille la gaité.

LA SANTÉ.

Du plaisir volage
Par le temps précipité,
On ne fait usage
Qu'avec la santé.

CHŒUR.

Je viens en famille,	L'aimable famille!
C'est moi, etc.	La Nuit! etc.

LA SANTÉ.

Croyez qu'il est sage,
Pour votre avantage,
Que je soye en partage
Dans la société;
C'est un doux présage
Quand l'amour engage
Des cœurs du même âge
Sous les yeux de la santé.

CHŒUR.

Je viens en famille,	L'aimable famille,
C'est moi, etc.	La Nuit, etc.

LA NUIT.

AIR : *tous les pas d'un discret amant.*

Vous devez me sourire tous,
 La Nuit à l'Amour est propice;
 La nuit des tendres rendez-vous,
 Est auteur, témoin, ou complice;
 De me voir venir je soutien
 Qu'on est rarement en colère;
 Car les Amans ne s'aiment bien
 Qu'accompagnés de mon mystère. } *Bis*
 en chœur.

MOMUS *au Vaudeville.*

Pour des gens que l'Amour se propose d'unir,
 Ils ont l'air bien pensif, je dois en convenir.

LE VAUDEVILLE.

AIR : *Monsieur le Prieôt des Marchands.*

Vous êtes entrés justement,
 Quand pour les réunir vraiment,
 Il préparait un coup de maître.

MOMUS *à l'Amour.*

Fini leur raccommodement,
 A fin qu'après, nous puissions être
 Témoins de leur tendre serment.

L'AMOUR *au Vaudeville.*AIR : *je suis heureux en tout, Mademoiselle.*

Je peux ici,
 Pour r'attacher leur chaîne,
 Seul calmer leur haine,
 Qu'à cela ne tienne;
 Mais je veux aussi
 Qu'auparavant, chacun près de la sienne,
 Pour finir sa peine,
 Par la même antienne
 Obtienne
 Merci.

(*Au vœu qu'énonce l'Amour, chaque amant se
 groupe auprès de sa maîtresse, et l'embrasse
 tour à tour sur le mot oui.*)

LES DEUX
DORVAL à Agathe.

Serai-je un jour ton mari?

AGATHE.

Oui.

LÉANDRE à Isabelle.

Suis-je toujours ton ami?

ISABELLE.

Oui.

COLIN à Babet.

De toi, suis-je encor chéri?

BABET.

Oui.

L'ABBÉ à la Novice.

As-tu le cœur attendri?

LA NOVICE.

Oui.

LE GASCON à la Provençale.

Sandis! je crois qu'elle a ri.

LA PROVENÇALE.

Oui.

L'AMOUR, voyant les couples de la droite réunis.

De ce côté mon art vient de paraître,

Le calme a su renaitre

LE VAUDEVILLE.

Cela peut bien être,

Mais

Tous les

Valets

Sont aux aguets,

Si je puis m'y connaître,

Chacun veut en être,

Et veut passer maître.

L'AMOUR

L'AMOUR aux *Valets*.

Contrefaites-les.

LA FLEUR à *Lisette*.

Suis-je votre favori?

LISETTE.

Oui.

PIERROT à *Colombine*.

Accepte un tendre défi.

COLOMBINE.

Oui.

ARLEQUIN à *la Négresse*.

Ça va-t-il, *Sargodimi*?

LA NÉGRESSE.

Oui-

LE SAVOYARD à *la Savoyarde*.

Es-tu sans rancune aussi?

LA SAVOYARDE.

Oui.

NICODÈME à *Nicole*.

Et moi, baiserai-je-ti?

NICOLE.

Oui.

(*Ici l'Amour fait approcher de son autel les différens couples. La Santé, le Temps et Momus, l'aident à les entourer d'une même guirlande de fleurs. Chaque amanté en détache une rose, qu'elle jette sur l'autel, l'Amour s'apprête à les brûler*).

SCENE IV.

Les Précédents et les ENFANS.

LES ENFANS entrants sur la pointe du pied,
derrière la Nuit, qui fait sa ronde.

QUELLE est, hélas !
La peur qui nous arrête ?
C'est comme une fête
Qu'ici l'on apprête ;
Mais dans tous les cas,
En parlant bas,
Puisqu'on tourne la tête,
Sachons, en cachette,
Vers cette retraite,
Glisser pas à pas..

LA NUIT à l'Amour.

AIR de M. Chardini.

Mais quels accens, lorsque j'y pense,
Frappent donc mon oreille au guet ?

Surprenant les enfants dans un coin.

Ces enfants, à peu de distance,
Voudroient surprendre ton secret ;
Mais entre tes jeux et l'enfance,
La Nuit doit toujours par prudence,
Etendre son voile discret.

Elle étend sa mante de manière que
les enfants ne voient rien.

Amour, écoute ma prière :
Sur ces enfants j'ai beau veiller,
J'ai peur que ton flambeau n'éclaire
Ces yeux-là faits pour sommeiller,
Après tout, qu'est-il nécessaire
Qu'il jette en dehors sa lumière ?
C'est dans les cœurs qu'il doit briller.

ORPHIS ETTE, *se levant sur la pointe du pied.*

AIR : *C'est ce qui me désole.*

J'apercevrais tout sans la Nuit
Dont le crêpe importun m'e nuit ;
C'est ce qui me désole : *Bis avec les autres enfans.*
Par-dessus son voile maudit,
Je verrai petit à petit ;
C'est ce qui me console. *Bis avec les autres enfans.*

ISABEAU, *après avoir passé sa tête inutilement
par-dessous le voile.*

De ce qu'on chante en ce réduit,
Moi perdre moitié par ce bruit ;
C'est ce qui me désole : *Bis avec les autres enfans.*
Mais supposer dans mon esprit
L'autre moitié de ce qu'on dit ;
C'est ce qui me console. *Bis avec les autres enfans.*

L'AMOUR.

Aprochez-tous.... Ah ! ciel ! quel nouveau contre-temps !

DORVAL.

C'est fait de nos projets.

COLIN.

Nous avions bien affaire
Et des pères et des mamans.

L'AMOUR.

Ma foi, tout est perdu s'ils m'amènent mon frère.

(*Les Pères et les Mères témoignent tous de la surprise
en voyant les préparatifs de l'Amour. Momus et le
Temps cherchent sur-tout à les appaiser.*

SCENE V.

Les Précédents. DOLBAN, ORPHISE,
Le Père LAJOIE, MARGOT, CASSANDRE
et la Mère SAUMON (1).

DOLBAN.

AIR : *en plein plan.*

Quoi, l'Hymen votre frère ?
Je voudrais pour vous plaire,
Vous en parler savamment
En plein plan ;
Mais je ne l'ai vu qu'en passant,
Et je l'ai quitté dormant
Comme à son ordinaire.

ORPHISE.

Nous avons cru mieux faire
Pour notre vie entière,
D'éveiller conjointement,
En plein plan
L'amitié, ce doux sentiment,
Que par un accord prudent
A notre âge on préfère.

CASSANDRE.

J'avais, pour que ton frère
S'éveillât sans colère,
Toussé méthodiquement,
En plein plan ;
Il ouvrait un œil languissant,
Mais il a vite, en bâillant,
Refermé sa paupière.

(1) On passe, si l'on veut, à la représentation, quelques-uns de ces couplets sur le même air.

La Mère S A U M O N.

Par ma voix grèle et claire,
J'avois su le diſtraire ;
Mais il est r'tombé sur-l'-champ
En plein plan.
De pavots coëffé tristement ;
Le nez sur l'coussin pesant
De Morphé⁹ son confrère.

Le Père L A J O I E.

J'comptois que l'bruit d'mon verre
L'éveill'roit d'bonne manière ;
Mais je l'ai laissé ronflant
En plein plan,
Après l'avoir, tout en buvant,
Appelé, mais vainement,
De ma voix de tonnerre.

M A R G O T.

Si c'eût été sur terre,
Du moulin d'la meunière,
Le tic-tac à son timpan
En plein plan,
L'eut rendu, rien qu'en un moment,
Au chant
Du coq vigilant,
Un éveillé compère.

M O M U S, *aux Pères et Mères, (à part.)*A I R : *Des bonnes gens.*

Si l'Hymen dort, je pense
Qu'il faut excuser l'Amour
Qui veut en son absence
Les réunir en ce jour.

Les P È R E S et les M È R E S.

Il n'en feroit qu'à sa tête ;
Nous sommes trop bons parens
Pour vouloir troubler la fête,
La fête des jeunes gens.

*L'AMOUR.**AIR: Aimable jeunesse (de Floquet.)*

Aimable jeunesse,
 Jurez-moi, qu'à l'allégresse,
 Au plaisir, à la tendresse
 Vous sacrifierez sans cesse.

CHŒUR D'AMANS étendant leurs mains sur l'autel.

Dieu de la tendresse,
 Nous te faisons la promesse
 De nous rappeler sans cesse
 Ce serment
 Charmant.

Les PÈRES et les MÈRES, mettant le Temps au milieu de leur groupe, et lui montrant leurs enfants réunis.

Nous, à notre place,
 Saisissons le temps qui passe
 Pour nous laisser sur leur trace
 Encore quelques douceurs.
 Ah ! cache par grace
 Ta faulx sous les fleurs.

LES AMANS.

Dans notre jeunesse,
 Jurons tous qu'à l'allégresse,
 Au plaisir, à la tendresse
 Nous sacrifierons sans cesse.
 Dieu de la tendresse,
 Nous te faisons la promesse,
 De nous rappeler sans cesse
 Ce serment
 Charmant.

L'AMOUR.

Aimable jeunesse,
 Jurez-moi qu'à l'allégresse,
 Au plaisir, à la tendresse
 Vous sacrifierez sans cesse.

LES PÈRES ET LES MÈRES.

Laissons la jeunesse
 Promettre qu'à l'allégresse,
 Au plaisir de la tendresse
 Elle obéira sans cesse.
 Laissons la, etc.

LA NUIT aux Enfants.

Vous ne devez pas connaître
 Si-tôt ce Dieu-là pour maître
 J'arrêterai peut-être
 Ces vains désirs.

LES ENFANS *soupirants.*

Nouvelle menace!
La méchante nous tracasse!
Ah! par grace
Qu'on nous passe....
Les soupirs.

LES ENFANS. LES AMANS. LES PÈRES et LES MÈRES.

Chantons l'allégresse; Dans notre jeunesse, Laissons la jeunesse,
Mais en désirant sans cesse, Jurons tous, etc. Promettre, etc.
Qu'au plus vite la jeunesse
Nous permette la tendresse, etc.

LA NÉGRESSE à *Arlequin*, qu'elle ramène du
côté des enfans.

AIR : *oui, noir, mais pas si diable.*

Toi noir, et toi
Bon diable,

ARLEQUIN *se grattant le front.*

Sentir-là je n'sais quoi,

LA NÉGRESSE.

Etre toi bien capable
De me garder ta foi?

ARLEQUIN.

Pourquoi? [quatre fois.]

LA NÉGRESSE, *avec embarras.*

Te dire le pourquoi,
Coûter beaucoup à moi,
Pourtant moi, pas me taire!

ARLEQUIN *impatient.*

Voilà bien du mystère,

LA NÉGRESSE *lui montrant Isabeau*
Si l'arbre a su te plaire

LES DEUX

ARLEQUIN.

Aye! ouf! *mé povero!*

LA NÉGRESSÉ, *le caressant.*

Coco, coco,

Toi chérir le rameau,

ARLEQUIN. (à part.)

Je craignais le rameau.

Il vaut mieux en ménage,

Adopter, je le crois,

L'enfant du voisinage,

Auparavant qu'après,

LA NÉGRESSÉ.

Merci, merci de tes

Bienfaits

Devenir ton papa,

ISABEAU.

Papa! papa! papa!

ARLEQUIN.

Un peu moins de papa;

Car avant ma réplique,

Il faut que je m'explique,

(*Tirant Isabeau bien à part.*)

Etes-vous fille unique?

ISABEAU.

Unique moi, papa, papa!

ARLEQUIN *l'embrassant.*

Nomme moi, [Bis] ton papa,

ISABEAU.

Seule moi, seule moi, vrai cela.

LE VAUDEVILLE.

AIR: *Paris est au roi.*

Ces vœux

Sont au mieux;

Nous voilà joyeux,
 Nous voilà tous heureux,
 Rendons grace aux dieux ;
 Mais obtenons d'eux
 De quitter ces lieux :
 Au Panthéon, là-bas, on attend nos jeux.

MOMUS à l'Amour.

Que sans gêne
 L'on amène
 Votre ballon sous nos yeux.

NICODEME, tirant le ballon sur la scène, avec
Arlequin et Pierrot.

Qu'à ça n'tienne
 Pour qu'il vienne
 Jusqu'au beau milieu,
 Pour nous c'n'est qu'un jeu.

LEVAUDEVILLE à Arlequin.

Vous, sans balancer,
 Faites avancer
 Les musards,
 Les trainards.

TOUS.

Laissez-nous passer.

LEVAUDEVILLE.

Pourquoi vous presser ?
 Pourquoï vous pousser ?
 Le Temps va vous classer
 Et tous vous placer.

(*Le Temps place tout le monde dans la nacelle.*)

ARLEQUIN, sautant à califourchon sur la poupe.

AIR : *mes bons amis, pourriez vous m'enseigner.*

Mes bons amis,
 Je veux, sauf votre avis,
 Qu'ici, pour pilote on me nomme ;

LES DEUX

NICODÈME et PIERROT.

En bonne foi,
As-tu la tête à toi?

ARLEQUIN.

Quoi, qu'est-ce donc?

Ce ton
M'assomme.

Tantôt que j'avais bu,
J'en conviens, j'aurais pu

Au gouvernail faire mon somme;
Mais depuis qu'on m'a fait, vraiment,
Epoux et père en un moment,
Cela vous dégrise bien un homme!

PIERROT, à califourchon sur la proue.

Et quant à moi,
Voici tout mon emploi,
A cette place en embuscade,
Du coin de l'œil,
Si je vois un écueil,
Je serai tout prêt à la parade.
En ouvrant à propos
L'arsenal des bons mots,
On me verra, canonnier prestre,
Courir de tribord
A bas-bord;
Et pour nous relever
En l'air,

Savoir prudemment jeter du leste.

NICODÈME se passant un petit sac au col, et se
plaçant au milieu des femmes.

Moi, j'suis l'facteur,
Monius qu'est un docteur,
M'a r'mis, j'en préviens l'équipage,
Des p'tits paquets pour ces Auteurs,
Frondeurs,
Qui disseq' à froid l'badinage;

Je n'les ai pas lus, da,
Mais j'somm' ben sûr quoiqu'ça,
Qu'au bas d'la lettre il finit par leur dire :

J'ai l'honneur
D'êtr' votre serviteur,
Messieurs, si vous avez d'l'humeur,
N'empêchez pas les autres de rire.

LE TEMPS au Vaudeville, prêt à s'embarquer.

AIR : *cahin, caha.*

Cher Vaudeville,
Sans trop faire pourtant
L'entendu, l'important,
Là-bas dans cès instans,
Avec l'aide du temps
Vous pouvez être utile;
Chacun s'y donne en vérité
Du fil à retordre,
Chacun veut s'y mordre;
Mais sans en démordre,
Pour tout mettre à l'ordre,
Rappelez tout à la gaité. } *Bis en chœur.*

MOMUS aux hommes, en leur montrant la Santé.

Même air.

Malgré qu'on blâme
Cet usage inventé
De toute antiquité,
Au dessert, en gaité,
Buvez à la santé
De cette bonne dame.

CHŒUR GÉNÉRAL des hommes.

Soit fait ainsi que Momus dit.

LES DEUX

LA SANTÉ.

Ma joie est complete,
Messieurs, en cachette,
Moi, je vous souhaite
La santé parfaite.

LA NUIT *aux femmes.*

Moi, mesdames, la bonne nuit *Bis.*

SCÈNE VI et dernière.

Les Précédents, LE BATELIER, LE TABELLION,
et autres Villageois et Villageoises.

LE BATELIER *en colère, à l'Amour.*

AIR : *de contredanse.*

Qu'EU chien d'mystère!
Je n'peux m'en taire,
Est-il donc vrai, compère,
Qu'il vient de s'faire
Tant d'noces
Précoces,
Chez vous
Par vous,
Sans nous?

L'AMOUR.

Tout doux,
Calmez votre couroux.

DESROCHES son haut-bois à la main.

Mon dieu que c'est malhonnête!
J'aurais conduit la fête.

LE PAYSAN-CHANTRE.

Moi, j'aurais mêlé là,
Mon antienne à tout ça.

LE TABELLION.

Quoi! sans mon ministère!
J'en suis tout en colère.

Le petit MICHEL MORIN.

Moi, j'suis tout consterné,
De n'avoir rien sonné.

L'AMOUR.

Second couplet.

Avec la troupe,
Dans la chaloupe,

Sans souffler, qu'on se groupe,

Au Vaudeville, qui est tout au haut de la nacelle.

Rien ne vous coupe
Le vent en poupe.

ARLEQUIN.

Veut-on me donner le signal?

PIERRROT.

Patron, droit au Palais royal.

MOMUS, arrêtant le ballon prêt à s'enfoncer.

Si l'on vous y chagrine,
D'un mot à la sourdine,
Iavoquez-nous aux cieux,
Nous irons de ces lieux
Vous tirer de détresse,
Sans qu'on nous reconnaïsse,
Moi, Momus et la Nuit,
Tous trois à petit bruit.

LES DEUX
LE VAUDEVILLE.

Troisième couplet.

Messieurs, Silence,

La révérence!

Le ballon se balance.

ARLEQUIN à moiie effrayé.
Le ciel s'entrouvrie!

NICODÈME ouvrant de grands yeux.
Oui, car j'découvre
Nos clochers, tout là-bas, là-bas.

PIERROT se cramponnant à la proue.
D'nous ben t'nir c'est l'cas.

MOMUS, L'AMOUR, LA NUIT,
LE TEMPS et LA SANTÉ.
Bon soir la compagnie,

LE VAUDEVILLE.
Point de cérémonie.

(Le ballon s'enfonce.)

CHŒUR GÉNÉRAL.
Bon soir,
Jusqu'au revoir.

LES DIEUX.
Jusqu'au revoir,
Bon soir:

CHŒUR GÉNÉRAL.
Bon soir la compagnie.

LES DIEUX.
Bon soir la compagnie.

ENSEMBLE.

Bon soir,
Jusqu'au revoir,
Jusqu'au revoir,
Bon soir.

L A N U I T, *au bord du trou.*

Quatrième couplet.

J'entends encore
Leur voix sonore,
Qui pourtant s'évapore;

M O M U S.

Les femmes malignes
Nous font plusieurs signes,
Répondons-leur ainsi,
D'ici.
Répondons-leur ainsi.

(Il leur envoie des baisers.)

C HŒUR GÉNÉRAL et alternatif.

Bon soir la compagnie.

L E S D I E U X.

Bon soir la compagnie.

E N S E M B L E.

Bon soir,
Jusqu'au revoir,
Jusqu'au revoir,
Bon soir.

Fin du second Acte.

LES DEUX PANTHÉONS,

OU

L'INAUGURATION DU THÉATRE DU VAUDEVILLE.

ACTE TROISIÈME.

La Scène représente une partie du Château d'eau, à l'angle de la place du Palais royal, et dans le fond, la façade du ci-devant Panthéon de la rue de Chartres.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DRAME, UN GEOLIER, L'ARIETTE de bravoure,
et UN VIRTUOSE Italien.

LE VIRTUOSE à l'Ariette, *en lui montrant le Drame, qui guette les passants, avec son confident Geolier, dans l'attitude d'un voleur, enveloppé dans son manteau.*

AIR : *du libera de la Bourbonnoise.*

MADAME en vain me blâme;
Cette figure infâme
Me met la mort dans l'âme...
J'ai vu briller la lame
D'un poignard qu'il tient là;
Ah, ah, ah, ah.

L'ARIETTE,

L'ARIETTE, *en se mocquant de sa peur.*

Ah, ah, ah, ah!

LE VIRTUOSE, *plus effrayé.*

De nous percer, madame,
Je parierais qu'il trame...

L'ARIETTE, *reconnaissant le drame.*

Et non, non, c'est le drame.

LE VIRTUOSE, *rassuré.*

C'est *il Signor Drama?* . . .

ENSEMBLE:

Ah, ah, ah, ah.

LE VIRTUOSE, *flattant de loin le Drame qui ne l'entend pas encore.*

Du meilleur de mon ame,
Bonjour, *Signor Drama!*

LE GEOLIER, *au Drame, en lui montrant l'Ariette.*

Ah! mon maître, on nous guette...
Quelle est donc l'indiscrete,
Si matin en toilette,
Qui, sur place, répète
Des i, des o, des a?

(*Tous quatre*)

Ah, ah, ah, ah!

LE DRAME, *au Geolier.*

Cette grande coquette,
C'est la grande Ariette
Que tout grand chanteur traite
D'Aria, di bravoura.

Ah, ah, ah, ah!

LE GEOLIER, *après avoir posé à terre une grosse cloche.*

Salut, à l'Ariette,
Dite de bravoura . . .

L'ARIETTE, abordant le *Drame*.

Je dois en conscience,
Vous faire confidence
D'un plan qui nous offense...

LE DRAME, enchanté de pouvoir larmoyer.

Parlez, parlez; d'avance
Mes pleurs coulent déjà...
Ah, ah, ah, ah!
Puisse un récit fidèle:
D'aventure cruelle,
D'une douleur mortelle
M'ouvrir la source là.

(Il porte la main sur son cœur,)

Ah, ah, ah, ah!

L'ARIETTE et le VIRTUOSE larmoyant avec le *Drame*
et le *Geolier*.

Ah, ah, ah, ah!
Parbleu, vous l'avez belle,
Car, dans ce genre là....

AIR: *Quand l'auteur de la nature.*

LA nouvelle
La plus nouvelle,
C'est hélas! l'entreprise nouvelle
De cette salle nouvelle!
Où le Vaudeville s'établit.
Il ne battait que d'une aile;
Avec sa troupe criminelle,
La liberté le rappelle,
Et prétend le remettre en crédit!

LE VIRTUOSE.

Si Signor, ce n'est pas pour nous le cas de rire....
D'ailleurs, c'est comme elle a l'honneur de vous le dire.

ENSEMBLE, en se lamentant,
La nouvelle, la plus nouvelle, etc.

L E D R A M E, reprenant ses sens.

AIR : *d'un ancien récitatif italien.*

Je dois y faire attention,
Et vous aussi, madame, par ce
Que le genre de la chanson
Que nous devons traiter de farce,
Pourra bien en cas de procès,
L'emporter aux yeux des Français,
Et sur ces flots de sang livides
Que l'on me voit faire couler,
Et sur ces roulades rapides
Que l'on vous entend roucouler.

Il faut qu'à ma rage, en ce jour,
Votre politique s'allie,
L'Angleterre est mon vrai séjour ... (1)
Vous êtes, vous, de l'Italie.
Ce Vaudeville est un marmot,
Un petit drôle, un vrai badaud,
Qui s'amuse à courir les rues;
Il vous faut l'endormir après
Par des difficultés vaincues;

(*Au geste qu'il fait avec son poignard, l'Ariette de bravoure et le Virtuose reculent d'horreur.*

Zag.... j'en fais mon affaire après.
D'où naissent ces vaines terreurs?
Quoi, vous me laisseriez en route?
Vous n'êtes pas faite aux horreurs,
Et d'en commettre il vous en coûte.
Eh bien, madame, ce danger
Que vous craignez de partager,

(1) La traduction des nuits d'Young a été le germe des succès du drame, genre proscrit par Voltaire, Piron, et par tous les bons auteurs. Telle est l'influence des spectacles sur les mœurs, qu'en sortant de voir aux *Délassemens-Comiques*, *Pierre le cruel ou Béverlay*, l'artisan en sort souvent avec des idées coupables.

LES DEUX

Il faudra seul que je le courre... (à part.)
 Mais, qui l'aurait dit, en honneur,
 Que l'Ariette de bravoure
 Avec son nom, manquât de cœur?

L'ARIETTE, (*sur un air de récitatif Italien.*)
 Jamais je n'en manquai; mais je crois à mes charmes.
 Ma voix et mes amis, voilà mes seules armes!
 Vienne le Vaudeville, et dans quelques instans,
 Je reviendrai plus belle, avec force instrumens,
 Lui chanter à plaisir un air que je travaille....
 De ses chants trop joyeux je gage le lasser....
 Peut-être même, en admirant ma taille,
 Finira-t-il par m'embrasser?

(*Au Virtuose, à part.*)

Pour vous, en m'attendant, *Signor*, soyez bien sage;
 Que, si du Vaudeville, il vous vient un acteur,
 Par votre amérité, captez-moi son suffrage;
 Et si c'est une actrice, ayez l'art séducteur
 De lui faire au moins bon visage.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

Les Précédents, excepté L'ARIETTE de bravoure.

LE GEO LIER, *au Drame.*

MAITRE, qu'avez-vous à gémir?
 N'ai-je donc plus de droits à votre confidérence?

LE DRAME.

Hélas! je voudrais, plus j'y pense,
 Le voir, ce Vaudeville à son dernier soupir,
 » Moi seul en être cause, et mourir de plaisir. »

LE GEO LIER, *montrant le Panthéon.*

Sa salle est en effet un temple à la folie,
 Dont la coupe, en dedans, est peut-être jolie!

LE DRAME *soupirant.*

Sombre et cher intendant de mes menus plaisirs !
N'en peut-on construire une à la mélancolie,
Qui la masque, sur l'heure, au gré de mes désirs ?

LE GEO LIER, *après un peu de réflexion.*
Elle est là, votre salle, et j'en vois le théâtre.

LE DRAME.

Des murs de marbre noir ? ...

LE GEO LIER,

Des colonnes d'albâtre ...

LE DRAME.

Des baignoires de bronze, en forme de tombeaux ?

LE GEO LIER.

Point de rampe en quinquet, mais de pâles flambeaux,
Dont la fumée épaisse en tourbillons bien sombres,
Fasse prendre au public les acteurs pour des ombres !

LE DRAME.

Un manteau d'Arlequin ...

LE GEO LIER *l'interrompant.*

Aurait le plus grand tort !

LE DRAME.

Des retroussis tout blancs ? ...

LE GEO LIER.

Des spectres pour support !

LE DRAME.

Des pleurs d'argent par-tout ? ... pour légende à demeure,
Ces mots : mourir n'est rien, c'est notre dernière heure.

LE GEO LIER.

Pour glacer les esprits en tenant les pieds froids,
Sur un parquet en plomb des selettes en bois :
Chaque coulisse en arc, comme aux cloîtres, moulée :
Un rideau d'avant-scène où près d'un mausolée,

Young au clair de lune, en méditation,
 Invite l'univers à la consomption:
 Point de lustre en cristaux; du ceintre de la salle,
 Doit descendre une lampe antique, sépulcrale,
 Dont le reflet bleuâtre, avec art ménagé,
 Prête au spectateur blème un visage allongé.

LE DRAME gaiement.

En décosations, sois sur-tout bien fertile;
 Point de place publique, à moins d'hôtel-de-ville:
 Point de chambre rustique, encor moins de hameaux:
 Point de côteau riant, de prés, ni de ruisseaux:
 Des landes, des marais, de jolis cimetières,
 Des étangs et des lacs, des rocs et des glacières!

LE GEOlier avec la même joie.

D'ailleurs force cachots, mais jamais de maisons;
 Des prisons, des prisons et toujours des prisons! (1)

LE DRAME.

Tu devines le reste. On y jouera que crimes!
 Que supplices! que vols! qu'assassinats sublimes!
 Depuis la mort d'Abel, assommé par Caïn,
 Jusqu'au néant forcé de tout le genre humain;
 Et des bravo trop doux, abandonnant l'usage,
 On grincerá des dents! on heurlera de rage!

LE GEOlier, lui serrant les mains de plaisir.
 Ah! maître! que n'en suis-je à nos fondations!

LE DRAME.

Va, va, pour protéger nos opérations,
 Je cours chercher ma garde et ces soldats gothiques,
 Qui font à point nommé nos dénouemens tragiques.

(1) Excepté le Déserteur, Richard cœur de lion, Nina, Aucassin et Paul et Virginie, pièces sentimentales, d'un intérêt doux, entremêlées d'ailleurs, de contrastes gais; qu'a-t-on vu de supportable dans ce genre devenu de mode? Le Vandeville, qui n'est point flatteur, a toujours dit à la cour, la vérité, au moins à Noël, une fois l'an. Il dira de même aux Français, que des bourgeois et des têtes de mort sur la scène, ne méritent que leur indignation.

SCÈNE III.

LE GEOlier, LE VIRTUOSE, PIERROT,
ARLEQUIN et NICODÈME.

ARLEQUIN, *cherchant le Panthéon de
la rue de Chartres.*

OH, pour le coup, j'en suis bien sûr....
Ce doit être par-là le Panthéon terrestre!

LE VIRTUOSE.

Messieurs, vous en voyez le mur....

NICODÈME.

Tant mieux, car je conviens qu'il me paraissait dur
D'être dans un ballon d'puis long-tems en séquestre.

PIERROT.

L'air de là-haut me semblaif assez pur,
Mais j'aime autant redevenir pédestre.

LE VIRTUOSE.

Vous êtes donc?....

ARLEQUIN.

Nous sommes justement
Les plus pressés de la bande joyeuse,
Qui va venir dans le moment,
Prendre possession de cette enceinte heureuse.

Le Vaudeville, notre chef....

Il ne viendra qu'après les autres;
Nous marchons en avant, nous, comme ses apôtres,
Mais lui, sur les remparts, va, vient, court derechef
jusque sur le pont-neuf, afin d'avoir en bref
De petits airs nouveaux pour ajouter aux nôtres.

LE VIRTUOSE.

Vos airs, fi donc! des pont-neuf! quelle horreur!
Ce nom déchire au vif, l'oreille d'un chanteur.

AIR italien: *En jupon court, en blanc corset.*

Lorque vous m'entendrez, j'espère
Qu'à mon exemple, *sonica*,
A Naples, vous irez vous faire
Dilettanti de musica.

NICODÈME.

Que dit donc, ce monsieur?

ARLEQUIN.

En langue italienne
Monsieur dit que là-bas, tout-à-coup dégagés
De notre chant vulgaire et de nos préjugés,
Nous pourrions devenir, en moins d'une semaine,
De la grande musique amateurs obligés.

LE VIRTUOSE.

La méthode à Naples, est unique;
Les choses s'arrangent si bien,
Que pour mieux aimer la musique,
On vous engage à n'aimer rien.

ARLEQUIN.

Quoi! le macaroni...

LE VIRTUOSE.

Vous serait inutile
Absolument, pour engraisser.

NICODÈME.

Quoi! d'aimer ma Nicole y faudrait donc m'passer?

PIERROT.

Loix d'Colombine, moi, me voir à plus d'un mille?

LE VIRTUOSE.

Vous ne trouveriez plus le moment d'y penser.

ARLEQUIN, NICODEME, PIERROT.

Peste soit de cette manière,
Ne comptez pas sur nous à c'prix-là,
Vous pouvez tous aller vous faire
Dilettanti de musica.

Me misero ! je désespère,
De convertir ces messieurs-là,
Je comptais bien pourtant les faire
Dilettanti de musica.

PIERROT.

Allons, allons chez nous, préparer les logis.

NICODEME.

Oui, cela vaudra mieux.

LE GEOlier, qu'ils n'avaient point encore vu.

Alte-là, mes amis,

ARLEQUIN, à part.

J'entends, c'est le concierge, il tient la clef des loges,
De l'orchestre et du paradis.
Je m'étonne pourtant qu'il ait de tels habits,
Et qu'il nous parle ici comme à des allobroges.

PIERROT.

AIR: *Il n'est pas de bonne fête, sans lendemain.*

Peut-être il faut s'y prendre
D'une certaine façon,
Croyez qu'il va m'entendre!

(Il tape sur l'épaule du Geolier.)

Etes-vous gai, mon garçon?

LE GEOlier lui laissant tomber ses clefs
sur les pieds.

Si je suis gai?... Que t'importe?
Point de mauvaise raison,
Je suis gai, comme la porte
D'une prison,

LES DEUX
ARLEQUIN.

Monsieur, chacun a son système ;
Mais vous pourriez, sans doute, avoir le ton plus doux.

LE GEOLIER.

Je suis votre valet.

NICODÈME, avec un courage supposé.

C'est pour c'te raison même
Qu'tes fait pour nous ouvrir; moi j'veux entrer chez nous.

LE GEOLIER

Quels sont vos titres?

ARLEQUIN.

Quoi?

FIERROT.

Comment.

LE GEOLIER.

Qu'apportez-vous ?
Un mobilier d'une valeur extrême ?

NICODÈME.

AIR : de la Forêt noire (de M. d'Aleyrac.)

J'apportons ici des tableaux
Pris dans l'fond d'nos villages,
Des moulins, des sacs, des bateaux,
Des oiseaux et des cages,
Un bon meunier,
Un jardinier,
En riant d'bon cœur
Fait d'ces riens un tout flatteur.

LE GEOLIER lui coupant la parole.

Qui pourtant vous pouvez, qui vous pouvez m'en croire,
Ne vaut pas, ne vaut pas une pièce noire.

Etes-vous des voleurs adroits?

ARLEQUIN, *après un instant d'effroi.*

Parfois à la cuisine.

NICODÈME et PIERROT *se regardant avec surprise.*

J'bons jamais pris dans l'fond des bois,

Qu'des baisers, j'imagine.

LE GEO LIER, *cherchant à les initier.*

Un vrai voleur

Du spectateur,

Fait saigner l'œur.

ARLEQUIN.

Geolier, vos yeux, ils me font peur.

LE GEO LIER.

Morbleu, parbleu, sanbleu, pour toucher l'auditoire,

Poignardez les passants dans la forêt noire.

ARLEQUIN, *voyant de loin venir tous ses camarades.*

Attends, et tu vas voir beau jeu.

LE GEO LIER, *sonnant la cloche qu'il avait posée à terre.*

Sonnons vite le Drame,

PIERROT et NICODÈME, *au Virtuose.*

Nous vous ferons danser sous peu,

LE VIRTUOSE, *sonnant de la trompette.*

Sonnons vite madame.

ARLEQUIN, *bravement.*

De ce tocsin

Sur Arlequin,

Le bruit est vain.

LE VIRTUOSE.

PIERROT, ARLEQUIN

LE GEO LIER.

et NICODÈME.

vec un orchestre divin,

Madame va soudain

our vous forcer d'y croire,

riompher dans toute sa gloire.

Le meilleur des deux n'en

vaut rien,

Pour de bonnes raisons

gardons-nous de le croire

Et d'entrer, et d'entrer

dans sa troupe noire.

Tremblez, mon maître

est en chemin,

Il vous reste un parti, si

vous voulez m'en croire,

C'est d'entrer, c'est d'en-

trer dans la troupe noire.

SCÈNE IV.

Les Précédents, L'ARIETTE de bravoure entre par le fond du Théâtre, à gauche, suivie de Timballiers, Cimballiers, Trompettes etc. Le DRAME entre à droite, suivi de Gardes Grecs et Romains, qui portent des haches, des massues, des chaînes et des coupes de poison. La troupe du VAUDEVILLE, entre à gauche, sur le devant de la Scène; et au bruit d'une marche variée, les Soldats du DRAME font la haie en face du *Panthéon*. Le corps de musique s'aligne devant les soldats; la troupe du VAUDEVILLE reste en place.

ARLEQUIN, *à la troupe du Vaudeville.*

Vous ne soupçonnez pas un pareil bacanal;
Ici, comme là-haut, on nous barre l'entrée!
Sangodimi! je crois la troupe aventuree,
Si nous n'avons bientôt le petit général.

LE DRAME.

A main armée, on pourra les réduire.

L'ARIETTE.

Récitatif.

Moi, je ne leur veux point de mal,
Mais, par mon ascendant, je prétends les séduire.

AIR : *de M. Chardini.*

Vous qui de tous les sons tenterez l'escalade,
Pour atteindre aux lauriers qui par moi sont offerts,
Songez que votre voix de roulade en roulade,
Doit monter, e, e, e, jusqu'au ciel, pour descendre aux enfers.

CHŒUR *de Paysans étonnés.*

Jamais, jamais nos voix de roulade en roulade,
Ne monteront aux ciels pour descendre aux enfers.

L'ARIETTE.

Voulez-vous qu'en musique une tempête flatte?
 Faites du haut des monts rouler un noir torrent,
 Je ne permets jamais que le tonnerre éclatte
 Avant d'avoir en l'air rouléééé suffisamment.

CHŒUR.

Est-ce qu'il doit rouler un quart-d'heure durant?

L'ARIETTE.

Ici le feu du ciel doit tomber sur les grani,an,an,an,anges.

CHŒUR.

Ah! suspendez ces roulades étranges,
 Qui défigurent trop un tableau déchirant.

LE DRAME, *indigné de la remarque.*

Le morceau promettait,

L'ARIETTE.

Il eut tenu vraiment.

Vous auriez entendu des victimes souffrantes,
 Rappellant à propos leurs voix sans leurs esprits,
 Plaire comme le cigne, aux oreilles savantes,
 Et rouler avec art, jusqu'à leurs derniers cris;
 Mais voulez-vous du gai, je puis vous satisfaire?

LE DRAME.

Ciel! ils vont être gais; soldats, vîte, en arrière.

LE VIRTUOSE *tirant l'Ariette à part.*

Puisque ces grands morceaux ne sont pas de leur goût,
 Empruntez les accents de leur style champêtre,
 Cet hameçon fleuri n'en sera que plus traître....
 Ils goberont l'air tendre et la roulade au bout.

L'ARIETTE *approuvant le Virtuose.*AIR *Pastoral de M. Chardini.*

Lorsque la douce aurore, aura fait en riant,
 Rouler son char vermeil jusque sur ses retraites;
 Ruisseaux, sur le gazon, roulez en murmurant,
 Promenez-y le bruit des sources indiscrettes;

LES DEUX

Et vous, galants Colins, vous, sensibles Colettes,
 Provoquez les échos par un défi brillant;
 Emules des Pinçons, rivales des Fauvettes,
 Faites à perdre halé,é,é,ine un rama,a,a,age roulant.

CHŒUR, essayant burlesquement les mêmes roulades.
 Faisons à perdre halé,é,é,ine un rama,a,a,age roulant.

SCÈNE V.

Les Précédents, LE VAUDEVILLE, furieux
 deroir le Drame et l'Ariette.

AIR: *Ah! grands dieux que je l'échappe belle.*

AH! grands dieux que je l'échappe belle!
 Mes deux ennemis d'accord pour me chercher querelle!

A sa troupe.

Pour vous, cette musique est mortelle,

A l'Ariette, d'un ton froid, mais poli.

Madame, au concert,

Au Drame, d'un plus dur.

Et toi, dans le fond d'un désert.

L'ARIETTE et le VIRTUOSE.

AIR: *la Signora est malade.*

Monsieur, demeurez tranquille:

LE VAUDEVILLE.

Ah! nenni, je suis turbulent. (1)

L'ARIETTE et le VIRTUOSE.

Allez, bonhomme Vaudeville. (2)

LE VAUDEVILLE.

Bon homme est d'honneur excellent:

Bon homme! moi, pas si bon vraiment. Bis.

(1 et 2) Ce compliment a été fait au Vaudeville, à l'ouverture de la salle nouvelle des Italiens, à qui pourtant il avait fourni, rue Mauconseil, quelques bonnes raisons.

Je suis ce Vaudeville,
 Leste aux champs comme à la ville,
 Ce Vaudeville enfant,
 Dont Boileau parle tant,
 » Agréable, indiscret, qui conduit par le chant,
 » Vole de bouche en bouche, et s'accroît en marchant. »

Vous avez cru voir un vieux drille,
 Qui fredonnait cahin, caha,
 Toujours courbé sur la béquille
 Du fameux père Barnaba;
 Et non, non, ce n'est plus cela,
 Je suis ce Vaudeville, etc.

A sa troupe.

Si pourtant vous aimez le Drame,
 Ou la musique à grands fracas,
 Suivez tous, monsieur et madame,
 Qui vous ouvrent leurs grands bras,

C H Æ U R.

Et non, non, ne le craignez pas;
 Et non, non, nous ne voulons pas,
 Quitter ce Vaudeville, etc.

L'ARIETTE et LE VIRTUOSE.

Récitatif obligé.

C'est à tort qu'en ces lieux votre maître s'irrite,
 Nous n'avons jamais dit qu'il manquât de gaieté;
 Dans ce genre éphémère il a certain mérite;
 Mais peint-il comme nous la sensibilité?

B A B E T.

AIR : Quand le bien aimé reviendra.

L'AIR du bien aimé prévaudra
 Par sa touchante mélodie,
 Sur vos grands morceaux d'opéra,
 La musique en est bien fleurie;
 Mais, mais j'écoute; hélas, hélas!
 Tous vos grands airs ne chantent pas. (1)

[1] Les Grétri, les Monsigni, les Philidor, les Dezaydes, les Dalayrac, les Gluk, etc. etc. ont fait des *airs, romances et vau-devilles qui volent de bouche en bouche*. L'u d'eux a dit: on fait de la mélodie quand on peut, et de l'harmonie quand on veut. Ce mot décide tous les procès de l'Ariette et du Vandeville.

LES DEUX

LE VIRTUOSE *piqué contre Babet.**La Signora Vilanella*N'est pas de nos accens, *per amore pazzo!*

BABET.

Même air.

Cet air là se redit cent fois,
 Il attendrit, mais sans tristesse;
 Il est de la ville et des bois,
 Chacun, auprès de sa maîtresse,
 Se le rapelle:

TOUS LES AMOUREUX.

Se le rapelle! hélas, hélas.
 Vos airs ne se retiennent pas.

COLIN à l'Ariette.

AIR: *Non, non je ne serai pas trompeuse..*

Non, non, je ne serai pas docile
 A vos principes de chant.
 Non, non la gaité du Vaudeville
 N'exclut pas le sentiment;
 A l'expression fidèle,
 Près de Babet, je prétends,
 Commencer sans ritournelle,
 Pour ne pas perdre de tems.

Non, etc.

Nos regards qui se confondent,
 Font notre accompagnement
 Et nos mains qui se répondent,
 En marquent le mouvement.

Non, non, etc.

Comme on chante quand on aime,
 On peut aimer en chantant;
 Ton récitatif suprême,
 Vaut-il ce rondeau touchant?

Non, non, etc.

L'ARIETTE

L'ARIETTE et LE VIRTUOSE.

Récitatif.

Ah, puisqu'à nos raisons ils ne se rendent pas,
 Tenons, là-bas, conseil avec le Drame;
 Et pour confondre enfin leur trop joyeuse trame,
 Ne leur opposons plus que du fer, des soldats.

LE VAUDEVILLE *se mocquant d'eux.*AIR: *Je n'saurais danser.*

J'n'en saurais pleurer,
 Il faut toujours que je chante
 Au lieu de pleurer,
 Chez nous il s'agit d'entrer;
 Il faut m'assurer
 Si ma troupe est suffisante,
 Pour y pénétrer,
 Défilons sans murmurer.

{ Bis en chœur.

(*On exécute une Marche de M. Chardini, sur l'air de laquelle la troupe du Vaudéville défile, ayant Arlequin en tête.*)

ARLEQUIN *par réflexion, bas au Vaudéville.*
 Maître, nous pourrions bien être victorieux,
 Mais moi, vers la douceur, je sens que mon cœur panche;
 On sait que la vengeance est le plaisir des dieux.
 Momus, la Nuit, l'Amour!... ils sont dans notre manche?
 C'est le cas, ou jamais, qu'une prière franche
 Les fasse incognito venir du haut des cieux.

LE VAUDEVILLE *à part.*AIR: *Allons à la Guinguette.*

Bien vu. Bis.

De sens, ce lourdaut est pourvù.

(Levant les mains au ciel.)

AIR: *On rit, on jase.*Venez, dans ces retraites,
 Changer, dieux protecteurs,

LES DEUX

Ces piques, en houlettes,
 Ces crêpes, en faveurs ;
 Ces haches, en serpettes,
 Ces fers, en nœuds de fleurs.

LES DEUX SAVOYARDS.

Que des vielles égalos
 Par leur bourdon malin,
 Courent de ces cimbalos,
 Le son trop assassin ;
 Changez-nous, ces timbalos,
 En galant tambourin.

Le Père LA JOYE et MARGOT.

Venez, changer à vue,
 L'z'attributs de c'pleurard ;
 En fuseau, sa massue,
 En forêt, son poignard,
 Sa coupe de cyguë,
 En flacon de pomard.

Deux VILLAGEOISES.

Gardons leurs clarinettes,
 Pour mêler à nos voix ;
 Mais changez ces trompettes,
 En pipaux villageois,
 Ces lyres, en musettes ;
 Ces clairons, en hautbois.

LÉANDRE et ISABELLE.

Calmez, par des sourdines,
 Leurs trombones indiscrets,
 Guittares argentines,
 Galoubets, flageolets,
 Flûtes et mandolines,
 En auront plus d'attrait.

(*Le Drame sonne*).

LE GASCON.

Cadédis ! qué ce Drame est rempli de bravades !
 Croit-il déjà sonner notre trépas ?

ARLEQUIN *impatient.*

Momus, la Nuit, l'Amour! ils ne répondent pas.

D O R V A L.

Redoublons de ferveur ; suivez-moi, camarades !

Sa cloche monotone,
Qui nous fait enrager,
Tous les trois, en personne,
Venez nous la changer,
En carillon qui ne sonne
Que l'heure du berger. } Bis en chœur.

SCENE VI.

Les Précédents, MOMUS en Bailli, LA NUIT en Charbonnier, et L'AMOUR en Hermite. Ils entrent furtivement, et font corps avec le Village.

ARLEQUIN *ébahi.*

AIR: *Jupiter*, etc.

EH quoi notre invocation?

MOMUS, L'AMOUR et LA NUIT.

Nous avons mis tous les trois en route ;

M O M U S au Vaudeville

Momus-Bailli mettra sans

La police dans ce canton.

Ainsi la Nuit, il ne m'en aste

Pour cet habit que la façon

L'AMOUR bas au Vaudeville, en lui montrant

l'Ariette et le Drame.

Moi, j'ai pris un capuchon,

Pour qu'ils n'y vissent goûte.

ARLEQUIN à *Momus, la Nuit et l'Amour.*

Vous qui voyez de là haut tant de choses,
Vous n'êtes pas sans connaître, je crois,
De la noble Ariette et du Drame bourgeois,
Les projets désastreux et les méchantes gloses;
Il faut ici leur donner sur les doigts.

M O M U S.

Ne voulant que cela, mes amis, cette fois,
De nous faire venir il faut que je vous blâme;

Car, sans le secours de nous trois,

- (1) Les petits Savoyards pouvaient narguer Madame,
(2) Et Nicodème seul eût assommé le Drame.

A R L E Q U I N.

Oui, mais nous aimons mieux que vous vous en mêliez,
Pour la grande Ariette, envain elle jabote,
Malgré tous ses grands airs, ses cris multipliés,
Nous pourrons tôt ou tard la voir changer de note (3);

(1) Par allusion aux deux Savoyards de M. Marsollier, Pièce charmante, dont les airs *volent de bouche en bouche*.

(2) Par allusion à Nicodème dans la Lune, dont le succès prodigieux est dû à la gaité des couplets que le Cousin Jacques tourne si ingénieusement.

(3) Je veux croire que le système d'harmonie soit un, mais l'application en a toujours tellement varié, que la musique de Lully et de Rameau a passé pour le *nec plus-ultrâ* de l'art, avant les productions des Gluck et des Piccini, et qu'à présent encore, on veut nous persuader que ces derniers sont effacés par de nouveaux compositeurs Italiens; mais ce qu'il y a de plus sûr, c'est que le chant est de tous les temps et de tous les pays. On a chanté dans toutes les cours, dans toutes les villes, dans tous les hameaux, et dans le fond des Colonies, l'air mélodieux de *Malbroug*, celui d'*O ma tendre musette*, et avec les *Jeux dans le Village*, etc. etc.

Mais le Drame en dessous, par un vilain micmac,
Voudrait du Vaudeville attaquer l'existence (1).
Qu'on dise, si l'on veut, qu'Arlequin est un brac,
Nous devons, vous, Momus, prononcer sa sentence,
L'Amour en capuchon, lui prêcher repentance,

Moi, lui couper le sifflet, crac
Et l'éternelle Nuit l'emporter dans son sac.

LE VAUDEVILLE.

AIR : *Vaudeville de Figaro.*

Arlequin, le Vaudeville
Blâme ces vœux indiscrets
Grands Dieux livrez-nous l'asyle,
Que pour nous on fit exprès;
Quand au Drame qu'on l'exile,
Nous le laisserons en paix, }
Se sauver par les marais. } Bis en chœur.

MOMUS, L'AMOUR et LA NUIT.

(*Momus aiguise la batte d'Arlequin avec sa marotte.*
L'Amour donne un petit soufflet à Nicodème, pour lui
donner l'esprit de faire des miracles, et la Nuit impose
son sac sur la tête de Pierrot qui est à genoux).

Pierrot et vous Nicodème,
Venez avec Arlequin,
De notre pouvoir suprême,
Subir un rapport divin.
En théâtre, en l'instant même, }
Changeant tous trois ces maisons, } Bis en chœur, tandis
Finissez par des chansons. } qu'Arlequin frappe la
terre de sa batte mer-
veilleuse.

(1) La Comédie Italienne, comme on l'a remarqué dans un journal, n'aurait jamais abandonné le Vaudeville, son fils adoptif, sans les prétentions jalouses d'une troupe française, secondaire, qui avait intérêt à jouer des Drames les mardi et vendredi; prétentions que l'événement a rendues vaines, puisqu'on a fini par la remercier, vu sa coûteuse inutilité.

SCÈNE VII et dernière.

LE Théâtre change, et représente un site villageois, borné dans le fond par une double colline, au bas de l'une desquelles on apperçoit une église de campagne. Au milieu de la scène s'élève un grand arbre, aux branches duquel est entrelassée une guirlande, propre à suspendre les différens médaillons qui sont entassés sur le socle; cet arbre est censé représenter l'arbre favori du Vaudeville. Un piédestal, où on lit en grands caractères les vers de l'art poétique, imprimés ci-devant au frontispice, paraît tout prêt à recevoir le Vaudeville personnifié. Tous les Acteurs marquent également leur joie et leur surprise à Momus, à l'Amour et à la Nuit, des métamorphoses qui viennent de s'opérer, et de la disparition subite, tant du Drame et de l'Ariette de Bravoure, que de leurs substituts. (1)

Les Précédens, excepté LE DRAME, L'ARIETTE,
LE GEOLIER et LE VIRTUOSE.

Le Père LAJOIE.

AIR : c'est la petite Thérèze.

C'EST l'arbre du Vaudeville,
Qu'on a cru si souvent mort,
Au milieu de la grand'ville,
V'la que d'terre enfin s'rssort!
Entourons l'peur qu'il n's'échappe,
Qu'ses fruits tomb' dans not' jardin,
Et j'n'irons pas mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin. (2)

Bis en choeur.

(1) Je suis trop ennemi des personnalités, je le déclare, pour avoir eu aucun théâtre en vue, dans la critique de ces deux genres. Il n'en existe pas où on ne chante que des ariettes de bravoure, et où on ne joue que des Drames, ainsi, point d'application.

(2) Le Théâtre du Vaudeville a cela de particulier, que M. Barré n'aurait point voulu profiter du décret de la liberté des spectacles, s'il avait fallu en poser la première base sur d'autres propriétés que nos ouvrages.

C A S S A N D R E.

AIR : *De M. Chardini.*

Cet arbre apporté de Provence,
 Par les jongleurs et menestrels,
 Fut toujours si vivace en France,
 Qu'après des ouragans mortels,
 Il renaissait plus fier encore;
 Mais c'était un arbre en plein champ,
 Jusqu'au jour qui le vit enclore
 Dans le préau de Saint-Laurent.

M O M U S , montrant du bout de sa marotte le portrait
 de Panard , qu'il attache ensuite.

AIR : *c'est la petite Thérèze.*

Je vins avec la Folie
 Sous son ombrage enchanteur,
 Et j'y barbouillais de lie
 Spectateur, Auteur, Acteur.
 Tout le Théâtre en guinguette
 Avec Ramponneau buvait,
 Et je dictais en gognette
 Ce que Panard écrivait.

Bis en chœur.

M A R G O T , montrant différens portraits , et
 notamment celui de Lesage ,
 quelle attache ensuite.

AIR : *de M. Chardini.*

Carolet , Fuselier , Delisle ;
 L'affichard , Auseaume et Galet ,
 S'y rendaient souvent à la file ;
 Mais quand d'Orneval l'appelait ,
 Le Sage y lançait des folies ,
 Dont les éclairs bien plus fréquents ,
 Mûrissaient les filles jolies ,
 Et rajeunissaient les mamans.

L'ABBÉ, montrant les portraits de Collé, de
Voisenon et de l'Attaignant.

AIR : *c'est la petite Thérèze.*

Collé, qui des graces mêmes,

Posséda le goût divin,

Au Père Lajoie.

Mettait-là, comme tu l'aimes,

La vérité dans le vin,

Et souvent avec mystère,

L'Attaignant et Voisenon,

Fermaient ici leur bréviaire,

Pour ouvrir Anacréon.

AGATHÉ, montrant le portrait de Piron.

AIR : *de M. Chardini.*

Piron à la Métromanie,

Y préluda par des couplets,

Et peut-être ce grand génie

Les fit-il trop prononcés? mais,

En faisant refleurir sa Rose (1),

Nous adoucîrons sa couleur,

Comme en la tenant moins éclosé,

Nous lui rendrons plus de fraîcheur.

La Mère SAUMON, montrant le portrait
de Vadé.

AIR : *c'est la petite Thérèze.*

V'la mon Vadé dont on s'gausse,

Du d'puis qu'on a meilleur ton;

Faut conv'nir qu'cheuz lui la sausse

F'zait queuq' fois manger l'poisson,

Mais s'il fut d'une langu' triviale

L'dictionnaire universel,

Vantez qu'du carreau de la halle,

Y s'fit un grenier à sel.

(1) La Rose est un Opera-Comique de Piron, qu'on jouera au Théâtre du Vaudeville, avec quelques changemens et airs neufs.

Le Père LAJOIE, montrant le portrait de *M. Favart*.

Et celui-ci, morbleu, qu'en dirons-nous?

B A B E T.

Vraiment,

Je dirai, dieu merci, qu'cet Auteur est parlant.

AIR : *de M. Chardini.*

Annette et Lubin seuls, je gage,
Mettraient tout autre en grand crédit.
Quel esprit avoir en partage,
Après sa Chercheuse d'Esprit?
S'il fit ouvrage sur ouvrage,
Ses derniers valent ses premiers,
Et l'Auteur du Coq du Village,
Est bien le Coq des Chansonniers.

D O R V A L.

Mais pourquoi dans ces lieux, du meilleur des Henris,
Vois-je donc le portrait?

Le Chevalier D O L B À N.

Pourquoi? ventre seingris!

AIR : *charmanie Gabrielle*

D'un morceau qui rappelle,
Son souvenir bien cher,
Il fit pour Gabrielle
Les paroles et l'air,
Ah! si quelqu'un t'en blâme,
Roi Troubadour,
Celui-là n'a point d'ame
Ou point d'amour.

Bis en chœur.

LE VAUDEVILLE, en plaçant le portrait de
Henri IV, et restant par suite sur le piédestal.

Même air.

Par-dessus ta couronne,
Couronné tour à tour,

LES DEUX

De laurier par Bellone,
 De myrte par l'Amour;
 Puisqu'ici tu t'exposes
 A nos regards,
 Tu dois l'être de roses
 Au nom des arts.

LE VAUDEVILLE.

AIR : *de la Boulangère.*

Revenons en tous au refrein
 Du Satyrique habile,
 Qui dit que *le Français malin*
Créa le Vaudville
 Malin.

SAVOYARD et SAVOYARDE.

Quoiqu' j'n'ayons pas l'tact aussi fin
 Qu'les musiciens d'la villo,
 J'marquons avec son tambourin
 Les pas du Vaudeville
 Malin.

CASSANDRE.

Si je ne puis aller plus loin,
 Ma béquille docile
 Suit une fois qu'elle est en-train,
 Le chant du Vaudeville
 Malin.

NICODÈME.

Quand la rond' court sur le terrain ;
 D'un' façon trop subtile,
 J'l'attends en place, et j'rejoins
 Les rangs du Vaudeville
 Malin.

LE GASCON.

Quand un créancier trop mutin
 Vient m'échauffer la bile ;
 Jé lé paye avec un refrein
 De quelque Vaudeville
 Malin.

ARLEQUIN.

Contre le poignard assassin
Que le noir Drame affile,
La simple batte d'Arlequin
Sert d'arme au Vaudeville
Malin.

LE PÈRE LA JOIE.

Moi, c'est la bouteille à la main
Que je lui suis utile,
Ou fournit en pointe de vin
La pointe au Vaudeville
Malin.

L'AMOUR menant la bande joyeuse sur le côteau.

Mener moi seul le genre humain,
M'est chose aussi facile,
Que de mener ici l'essain
Fidèle au Vaudeville
Malin.

NICOLE.

J'ons un pressentiment certain,
C'que c'est qu'd'être subtile!
Qu'on n'engendre point d'chagrin
Avec le Vaudeville
Malin.

COLIN.

Il me faut un baiser, ou tien!
Babet, c'est inutile,
Mon bras laisse échapper le tien,
Adieu le Vaudeville
Malin.

B A B E T.

Sans vous les reprocher, Colin,
En voilà plus de mille,
Dont le bruit se perd en chemin,
Dans l'air du Vaudeville
Malin.

LES ENFANS que Morin repousse.

Vraiment, monsieur Michel Morin,

Faites moins votre Gille;

Car nous saurons grandir, afin

D'atteindre au Vaudeville

Malin.

LA NUIT.

Quand mon crêpe noir couvre en plein,

La nature immobile;

Pour être gais dès le matin,

Rêvez au Vaudeville

Malin.

LA FLEUR, effrayé de revoir le Drame.

Je lui croyais un sotterrein,

Pour dernier domicile!...

D'autour de l'église il revient!...

Sauvez le Vaudeville

Malin.

(*L'Ariette reparait une harpe en main, et le Drame avec son poignard.*)

MOMUS les périfiant avec samarotte.

Quoi! vous osez d'un front d'airain,

Rentrer dans cet asyle?

Faites tableau dans le lointain,

De par le Vaudeville

Malin.

PIERROT, voulant faire aussi un miracle.

Ah! s'il pouvait tomber soudain,

Du ciel un peintre habile,

Comme il ferait un beau dessin

Des jeux du Vaudeville

Malin!

(*A peine Pierrot a-t-il proféré ce vœu, que le rideau de manœuvre tombe, représentant la scène, et tous les Acteurs, dans les différentes attitudes où ils sont demeurés groupés.*)

Fin du troisième et dernier Acte.

